

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payables à l'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 404—SAMEDI, 30 JANVIER 1892

BERTHAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



SON ÉMINENCE LE CARDINAL MANNING, DÉCÉDÉ



S. A. R. LE DUC DE CLARENCE ET AVONDALE, DÉCÉDÉ



LA PRINCESSE VICTORIA-MARIE DE TECK, FIANCÉE DU DUC

Voir chronique

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 30 JANVIER 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Poésie : L'héritage, par Chs Fuster.—Nouvelle canadienne : Une victime d'amour, par Mathias Fillion.—La conversion d'un époux, par Mari-Louise.—Notes et faits.—M. Ferdinand Bédard.—L'Albani, par Germain Beaulieu.—Chronique, par Geneviève.—Nos gravures : Le cardinal Manning ; La famille du prince de Galles ; La famine en Russie ; Evictions en Irlande, par J. St. E.—Pauvre petite, par Hermance.—Étymologies, par P. G. R.—Choses et autres.—Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carman (suite).—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Son Eminence le cardinal Manning ; S. A. R. le duc de Clarence et Avondale ; La princesse Victoria-Marie de Teck ; L'Albani ; Raoul de Martigny.—Le prince de Galles et sa famille.—La famine en Russie : à la recherche des villages où l'on a emmagasiné à la dérobée le grain volé.—Eviction de pauvres familles irlandaises, dans la ville Halborn.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

| | |
|------------------|-------|
| 1re Prime | \$50 |
| 2me " | 25 |
| 3me " | 15 |
| 4me " | 10 |
| 5me " | 5 |
| 6me " | 4 |
| 7me " | 3 |
| 8me " | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | 86 |
| 94 Primes | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 6 FEVRIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Parlons moralité, un peu, lecteurs ; n'est ce pas que cela vous ira dites ? Ne serait-ce qu'à titre de diversion aux immoralités sans nombre dont les émanations ont envahi l'atmosphère où nous nous agitons, durant ces temps derniers, que nous y verrions déjà utilité.

Mais je soutiens qu'il y a plus : le côté pratique de pareil sujet se révèle de plus en plus, de mieux en mieux. Au fait, mes bons amis, savez-vous bien, qu'au train où l'on y va, la délicatesse de

nos mœurs canadiennes, devenue proverbiale, grâce aux complaisances de cette bonne dame Renommée, sera chose du passé avant longtemps. L'excellente commère, en vouant ainsi à notre louange une bonne cinquantaine de ses cent bouches, de classique mémoire, nous aura peut-être rendu un bien mauvais service. Car, sans être pessimiste le moins du monde, on sent que, pour peu que ça continue, il va falloir, hélas ! choir du piédestal.

* * J'ai parlé d'immoralités sans nombre. Et pourtant je ne veux pas faire la plus légère allusion aux prétendus scandales qui montent comme un essaim de nuages épais dans notre ciel politique et l'obscurcissent ; momentanément, je m'en flatte. Voilà des particularités qui ne me regardent pas, mais pas du tout, vous comprenez... du moins, comme chroniqueur du MONDE ILLUSTRE.

Non, le foyer d'infection immorale que je voudrais contribuer à éteindre, dans la mesure de mes faibles moyens, est plus menaçant encore peut-être, car il est plus intime. J'entends parler des choses de l'esprit, et comme le mal revêt mille formes diverses pour nous circonvenir, sous cette étiquette, occupons nous d'abord du théâtre.

* * Le théâtre : personne n'ignore quelle école de mœurs ça peut être que le théâtre, toute puissante pour le bien comme pour le mal, mais plus encore pour le mal que pour le bien. Etant donné, en effet, notre pauvre cœur humain avec ses faiblesses inhérentes, il est vingt fois plus facile d'y infiltrer le goût du vice, jouisseur et presque toujours triomphant, que celui de la vertu persécutée et source de disgrâces, le plus souvent.

Et le théâtre moderne s'est donné pour tâche, il semble, de "rendre attrayant le vice et de le faire aimer en le personnifiant sous les traits les plus charmants" ; ainsi s'exprimait un illustre prédicateur de notre ville de Montréal, il n'y a pas longtemps.

C'est étonnant de voir avec quelle facilité inquiétante ce genre de théâtre libre entre en franchise parmi nous, maintenant. Il y a quelques années à peine, on l'eût, Dieu merci, prohibé avec indignation. Aujourd'hui, il a ses coudees franches, et ce qu'il y a de plus désolant encore, c'est que sa clientèle augmente, augmente d'année en année. Si bien que les derniers vingt mois nous ont valu l'établissement de quatre ou cinq de ces nouvelles boutiques de drames sensationnels, de ces salles d'échantillons de spectacles équivoques.

* * Quand furent jetées du haut de la chaire, à un auditoire mondain, comme un avertissement que les circonstances rendaient nécessaires, les paroles que je citais plus haut, Sarah Bernhardt, la dive Sarah, comme on la nomme encore par convention, était dans nos murs... de théâtre.

Chaque soir, une foule avide allait applaudir la grande tragédienne. Comment récompensait-elle leur empressement, leur encouragement sympathiques ?—En leur coulant subtilement la passion dans les veines, en les laissant en proie, au sortir de ces capiteuses soirées, à mille désirs déréglés, à mille imaginations folles qui font le tourment des âmes.

Voilà, entre cent, l'un des bienfaits du théâtre. Voler notre pitié aux véritables malheureux pour la vouer à d'ignobles victimes de la passion, gâter nos cœurs en y faisant germer de faux sentiments de commisération, personne ne l'ignore, c'est là que la brillante artiste cherche,—et trouve, par malheur,—ses plus marquants succès.

Encore cette fois, elle n'a pas failli à la consigne. Son répertoire en fait foi, même pour ceux qui, suivant des avis apostoliques et paternels, se sont abstenus d'aller apporter leurs suffrages à son apothéose de mauvais aloi. Suffit des noms des drames où elle a paru : *La Tosca*, *Adrienne Lecouvreur*, *Pauline Blanchard* et *Cléopâtre*.

Comme les amateurs du véritable théâtre, digne de ce nom, celui qui a une fin morale et moins matérielle, ont bien mieux aimé madame Bernhardt, à sa tournée d'avril 1891, dans ce drame chrétien,

sublime de grandeur et de vérité, *Jeanne d'Arc* ! Un grand journal de cette ville l'a dit déjà, et je me plais à le répéter.

* * Mais l'étoile théâtrale, à la gloire cosmopolite, a passé, rapide comme un météore, et a déjà fui nos parages. En applaudissant à son talent réel, on oublie un peu le genre tout à fait faux, au point de vue de l'art véritable, par elle cultivé.

L'exemple reste, cependant, durable, pernicieux. Que de nombreux fervents ne vaudra-t-il pas au théâtre ! Ils iront assidûment, et qu'y verront ils ? Neuf fois sur dix, le même navrant et monotone spectacle du vice reléguant dans l'ombre la vertu, triomphant par ses intrigues de la loyale naïveté qui distingue celle-ci, d'ordinaire.

Quelle école pour les mœurs, n'est-ce pas, quelle déplorable école ! N'a-t-on pas raison de s'en alarmer ?

Car, on a beau dire, insensiblement on se laisse gagner à l'appât de ces mirages trompeurs. Comme sans s'en apercevoir, on en vient à s'ingénier pour réduire en pratique les théories archi fausses recueillies au théâtre.

Compatriotes, veuillez m'en croire, notre bonhomie s'en va. Faut-il qu'aux flots du modernisme nous abandonnions ainsi, lâchement, comme de tristes épaves, les plus belles traditions des aïeux ? A l'instar des peuples en baisse, serions-nous condamnés à être, avant longtemps, tout autres que nous mêmes ?

* * Si encore le théâtre, et le théâtre à outrance dont nous souffrons déjà, voulait bien se contenter de pervertir ou tout au moins de désorienter ceux qui vont à domicile rechercher ses faveurs.

Mais non, son programme est plus vaste et son action se répand au dehors. Il faut bien qu'il se fasse sa clientèle, et de là étalage au grand jour de ses attrait indécents. En notre fin de siècle qui suinte la réclame, celle du théâtre s'affirme sous nos yeux comme un des plus regrettables délits de presse.

Ça n'est plus de notre temps qu'il y ait des mystères spécialement réservés à la scène, laquelle a coutume de s'alimenter de cette pacotille-là. Oh ! bien non, l'affiche, de toutes formes et de toutes couleurs, a gaillardement levé le voile, et tout paraît à ciel ouvert.

Les désœuvrés, trop faciles clients des théâtres, ne suffisaient plus à l'appât de ces insatiables montreurs de lanterne magique vivante. A présent, l'homme d'affaires qui circule dans nos rues les plus commerciales rencontre partout sous sa vue d'immenses placards où les choses les plus cocasses cherchent à forcer son attention.

Et quels dessins, juste ciel, impose-t-on à nos yeux ! Des bariolages rien moins qu'artistiques, capables tout au plus d'éveiller l'idée de choses inconvenantes au dernier point, lorsqu'elles ne sont pas foncièrement indécentes.

Voilà ce qu'on expose en permanence, avec un changement journalier de décor, mais toujours dans les mêmes tons. C'est un véritable attentat public, car en face de ce spectacle déplacé, immoral, écœurant bien souvent, l'homme éprouve comme un violent sentiment de répulsion, lorsqu'il ne détourne pas la tête, la femme baisse les yeux pour cacher sa confusion, et l'enfant, qu'une fatale curiosité attire parfois, sent naître dans son esprit des idées, dans son cœur des entraînements qui vont causer sa perte, peut être, à courte échéance. Pauvre irresponsable celui-là au sujet duquel la société se repentira, un jour, d'avoir été si peu clairvoyante !

* * Et tous ces abus-là contre la moralité, contre le bon goût le plus élémentaire se réclament de l'art. L'on entend, chaque jour quelques illusionnés, soi-disant convaincus, revendiquer bien haut pour ces contrefaçons odieuses la liberté, digne et pleine de réserve, que l'on n'a pas coutume de marchander à l'art véritable.

Oh ! si l'on comprenait mieux la nature de l'art vrai, comme on serait bien moins sujet à ces aber-

rations du sens moral qui font abandonner la proie pour l'ombre, font préférer à l'art ce qui n'en est qu'un affreux simulacre, ce qui, souvent, est d'une nature tout opposée !

Dans un charmant opuscule que je viens de parcourir avec le plus vif intérêt, j'ai recueilli une définition de l'art dans son essence, définition fort juste et très belle : " L'art, expression du Beau pour conduire au Bien ! "

Cette étude est intitulée *Ideal et naturalisme* et a été inspirée par le roman, tout de délicatesse et de sentiment, *L'Amour de Jacques*, de notre distingué collaborateur Chs. Fuster et dont notre estimé confrère de Belgique, J. B. Chatrian, le neveu du grand romancier de ce nom, a fait ici même, dans les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ, une flatteuse et bien méritée appréciation.

* * L'auteur de cette savante brochure, M. Sautour, est un de ces jeunes et brillants écrivains français de la réaction classique ; un des soldats de ce valeureux bataillon d'élite dont le *Semeur* est l'organe et Fuster le vaillant porte drapeau.

En une trentaine de pages à peine, M. Sautour met en parallèle l'art idéaliste, c'est-à-dire l'art vrai, dont respire *L'Amour de Jacques* et l'art naturaliste ou l'art dénaturé, détourné de ses fins propres. Il établit du même coup, et jusqu'à l'évidence, la supériorité du premier sur le second.

Recueillons çà et là quelques unes de ces remarques qui cadrent bien avec le sujet dont nous avons commencé de nous entretenir. L'art réaliste, en effet, c'est la plaie du théâtre tel que conçu de nos jours, dans ses représentations et dans ses affiches. L'art idéaliste serait le théâtre bien entendu et adapté à son but moralisateur : celui que nous n'avons pas.

Nous allons voir comme l'habile critique démontre que l'art naturaliste n'est point l'art, puisqu'il ne répond pas à l'idée que nous avons de lui ; tandis que l'art idéaliste est tout l'art.

* * Après avoir dit que l'art c'est l'expression du Beau pour conduire au Bien, — " servir le Bien et combattre le Mal, tel est son véritable rôle, " ajoute-t-il.

Or, nous avons vu que notre théâtre d'aujourd'hui fait tout le contraire ; tout comme la littérature sensationnelle, autre produit malsain du prétendu art naturaliste, que l'écrivain que je cite charge de ses anathèmes, et à bon droit.

Ailleurs, il attaque de front le Naturalisme, principe générateur de tous ces sales feuilletons, ces histoires dégoûtantes, ces drames à sensation qui ont baissé fatalement le niveau de la littérature contemporaine, et partant celui des intelligences, qui en suivent le mouvement. " Le Naturalisme, affirme M. Sautour, est faux comme doctrine littéraire, en ce sens qu'il va à l'encontre des aspirations, des sentiments de notre âme ; il est *anti humain* en quelque sorte.

" D'autre part, le Naturalisme est contraire au but utilitaire de l'art d'écrire, son influence est nuisible à la société ; — il est *anti social*."

Maintenant, il prouve sa thèse. " Nous avons en nous, écrit-il, d'une manière instinctive, le sentiment du beau. Partant, nous en avons le besoin ingénieux, car tout sentiment a pour corrélatif le désir, l'amour de son objet."

Est ce le Naturalisme qui va répondre à ce besoin impérieux de notre âme, cette soif de notre cœur ? Loin de là, puisque son unique ambition est d'exhiber à profusion la laideur et la difformité dans la nature, saisies sur le vif, fardées même à dessein, dans le naïf espoir, prétendent les moins mal intentionnés de ses fauteurs d'en inspirer l'aversion. Façon détournée de conduire au Beau l'esprit profané et le cœur flétri, au lieu de les y mener par la voie droite, selon les préceptes de l'art véritable.

Mais ils ne sont pas sincères, la plupart du temps, ces apôtres du mal, et M. Sautour les démasque. " Messieurs les Naturalistes, s'écrie-t-il, le tableau des passions dégradantes que vous faites à peut-être pour but de combattre le vice des hommes ! Si vous croyez arriver à ce résultat par les obscénités dans lesquelles vous vous complaisez,

vous ne connaissez pas du tout l'homme dans les penchants sensuels de son être inférieur. On trouve sale ce poison délétère que verse dans les âmes, par l'obscène, l'art naturaliste, on le trouve répugnant dans les détails, mais on le lit pour satisfaire une curiosité malsaine et pour donner à sa bête une basse jouissance."

" Si encore, continue-t-il, de cet étalage de vices de puanteurs, de ces hauts faits de névrosés et d'hystériques racontés avec force et couleur surgissait soit l'horreur du mal, soit de la pitié de la commisération pour les souffrances humaines... Mais non !... il s'en dégage quelque chose de sombre, d'attristant qui vous hébète, vous alourdit l'esprit. Pas un bout d'horizon montré à vos regards, pas une lueur de consolation ! Et vous sortez de ces lectures (j'ajouterais : de ces représentations) avec de l'ennui et de l'aversion pour l'humanité."

Je vous le demande, mes chers lecteurs, est-ce là le Beau auquel aspire notre âme, faites pour les jouissances infinies ? Et ce là ce Beau dont M. Sautour dit " qu'aussitôt perçu par l'âme, il la subjugué, lui fait éprouver une des plus douces jouissances qu'elle puisse savourer ? — Le Beau qui " développe en nous l'amour dont naissent nos instincts les plus élevés, nos passions les plus nobles, les plus généreuses ? " — Le Beau qui " attache notre cœur par les liens de l'amour à nos croyances et à nos admirations."

Non, cent fois non ; et il est bien vrai de dire que l'art naturaliste qui méprise tout cela est *anti-humain*.

* * Pas moins qu'anti humain, il est anti-social, cet art de perversion. Entendons M. Sautour, il va nous faire toicher du doigt cette triste vérité dont la méditation sérieuse ferait brûler bien des livres, délaissés plus d'un théâtre, même dé à chez nous.

" A lire les écrivains pessimistes et naturalistes, il semble que la vie ne soit qu'une marche lugubre, fatigante, sur un sol fangeux, avec le drapeau du désespoir qui claque au vent, sous les rafales de pluie d'un ciel morne et désolé. Et rien au-delà de l'horizon qui soit un but précis, un lieu de repos ! Toujours peiner ! Toujours marcher en traînant ses pieds meurtris sur cette route désespérante !

Après tout, si l'art ne nous sert à rien dans les luttes de notre existence terrestres, et à plus forte raison s'il ne sert qu'à nous décourager, à quoi bon l'art ?

L'apologiste répond ici à ceux qui soutiennent qu'il convient d'être méticuleux en donnant des détails, de quelque nature qu'ils soient.

" Eh ! grand Dieu ! que m'importent tous vos documents, votre exactitude dans les détails poussée jusqu'à la puérilité ! Quand je lis Corneille, qui est bien le moins documentaire de nos auteurs, avec ses héros taillés dans le plein drap de l'idéal, je me sens grand, forifié, et je deviens meilleur parce que je sens naître en moi de la sympathie pour mes semblables, de l'admiration pour l'humanité, et je dis alors : — Mieux vaut mille fois l'art qui élève, console, prédispose le cœur aux sentiments généreux, que l'art qui dégrade, avilit l'homme, atrophie le cœur et étouffe dans l'âme toute noblesse, tout sentiment élevé."

Or, le Naturalisme s'est rendu coupable de tout cela, à la face de l'humanité, et il en fait sa gloire. Il est donc bien réellement anti-social, ce système démoralisateur.

En effet, " ce dont la société a de plus besoin dans sa marche incessante vers la perfection absolue et dans ses luttes pour la vérité et le droit, ce n'est pas d'écrivains (de dramaturges non plus), qui, par des doctrines décevantes, jettent le doute et le découragement dans ses rangs, mais d'auteurs qui, animés de zèle pour le bien public, lui crient constamment, comme un clairon dans la bataille : *Excelsus ! Plus haut ! encore plus haut !* "

* * Par bonheur il en existe encore — *rari nantes in gurgite vasto* — de-ci de-là à travers le bataillon des adeptes du Naturalisme, quelques-uns de ces hommes de cœur, à l'âme prédisposée aux

fins véritables de l'art. On constate avec joie qu'aujourd'hui déjà ils se multiplient, demain ils seront légion peut-être, très certainement le grand nombre.

C'est de ceux-là que M. Sautour écrit, après avoir déploré, en les exposant, les turpitudes et les misères de l'art naturaliste : " Oh ! alors, pour se reconforter le cœur, qu'il fait bon d'écouter les poètes qui sonnent en tête de la colonne les joyeuses fanfares de l'idéal, et d'avoir pour se diriger le flambeau lumineux de la Foi. Dieu dans le présent et Dieu au terme de la vie : voici le soleil de la vie et le but que l'art véritable doit se proposer de nous montrer."

Mais aussi, la société, instruite par une dure expérience, tend à se convaincre de plus en plus de cette immuable vérité. Quelque progrès effroyable qu'ait fait l'art naturaliste en ce dernier quart de siècle, voici qu'il agonise et se meurt, étouffé sous le poids de ses propres iniquités. L'âge d'or revient où la saine raison et le goût épuré vont reprendre leur droit. Cette régénération glorieuse va marquer la transition du siècle qui s'en va au siècle qui va s'ouvrir.

Dans les termes suivants M. Sautour nous fait cette prophétie de bon augure : " La réaction en faveur du spiritualisme et de l'idéalisme dans les arts et les lettres, qui va se dessinant de plus en plus, marque déjà les premières lueurs de l'aurore du XXe siècle."

* * Combien n'y a-t-il pas de trop complaisants moralistes qui prétendent, bien gratuitement, que pour arriver à des succès de l'art, grandioses et complets, comme en obtient madame Bernhardt, par exemple, il n'y a pas de moyens qu'il ne soit permis de prendre !

Si j'avais à leur répondre, je ne leur dirais rien autre chose que n'exprime M. Sautour, en style clair et charmant : " Il est plus digne, pour un écrivain, " (pour un artiste, de même) " d'avoir le succès en prenant l'homme par les beaux côtés de sa nature qu'en spéculant sur ces basses passions."

Et j'ajoute, moi, que cela est plus méritoire pour son talent, plus satisfaisant pour sa conscience, plus appréciable pour sa réputation.

" L'art spiritualiste pense avec raison, continue l'auteur d'*Ideal et Naturalisme*, que le bien doit être le but de l'écrivain, " (ou de l'artiste quel qu'il soit) " et que pour y amener l'homme on le fait plus sûrement en mettant devant lui la perfection, l'idéal comme modèle à imiter, que le vice comme exemple à ne pas suivre."

* * Conclusions morales de tout cela : fuyons avec un soin jaloux les tentations viles de l'art naturaliste, telles qu'elles se présentent à nous en des pages inconvenantes, sur des scènes de théâtre, dégradées et dégradantes.

Que l'homme, le chrétien bien pensant, qui tient à garder le culte du Beau et du Bon, ces pures aspirations de toute âme bien née (et la femme encore plus, va sans dire), se tienne éloigné, et d'esprit et de cœur, de ces infâmes machinations inventées par le génie du mal.

Car " il perdrait, dit encore M. Sautour, en même temps que sa pureté de cœur, toutes ces nobles illusions, si toutefois ce sont des illusions, qui nous font accepter la vie, nous donnent des forces pour combattre et nous font croire facilement à l'amour, à la vertu, à toutes les belles et saintes choses.

Soyons des croyants ; à la foi joignant les œuvres. " Car si notre société s'en va à la dérive, il faut bien l'avouer avec le jeune et profond écrivain français, c'est qu'elle ne sait plus *aimer et prier Dieu !* "

Ernest Saint-Etienne

Quand on ment par amour-propre, on cherche moins à tromper les autres qu'à se tromper soi-même. — G.-M. VALTOUR.



L'HERITAGE

Donc, en l'honneur des bois et des nymphes champêtres,
En l'honneur de la gloire et de la liberté,
Des dévouements obscurs, du vrai, de la beauté,
On chante encore,—et c'est l'héritage des maîtres.

Depuis l'âge héroïque et les rudes ancêtres,
Par les échos du temps à jamais répétés,
Le cri que nous poussons ne s'est pas arrêté,
Et l'art n'a point péri, dont nous sommes les prêtres.

Il ne périra point. Nos enfants, quelque jour,
Devant le même autel, avec le même amour,
Adoreroient la Muse et reprendraient le Livre ;

Et nous leur transmettrons l'héritage immortel :
Les douleurs à subir, l'idéal à poursuivre,
Et le sang de leurs cœurs à verser sur l'autel.

Charles Vuster

Paris, 1892.



UNE VICTIME D'AMOUR

I

—Tiens ! George, il y a un siècle que je t'ai vu.
Viens donc avec moi, mon vieux camarade, et ce
soir, la théâtre, tu comprends....

—Mais pardon, je suis heureux de te revoir....
mais tu comprends, je suis marié.... et....

—Marié, toi ? Ah ! tant mieux, j'estime en-
core davantage. Marié ! mais c'est le bonheur,
mais c'est le triomphe, mais c'est la récompense de
trois années d'inquiétude, de douleurs atroces.
C'est le rêve changé en réalité, c'est la rose blanche
au parfum enivrant qui remplace sur ta poitrine
la petite fleur fanée que Julie avait laissé tomber
et que tu avais recueillie avec tant d'empresse-
ment. Tu es heureux, je voudrais partager ton
bonheur. J'y ai une petite part, moi aussi, car tu
me racontais tes peines, tes inquiétudes, et quand
le soir, après ton entrevue avec elle, tu étais triste
et découragé, je te disais de prendre patience....
J'avais raison, hum ! mon vieux, tu as bien fait
d'écouter mes conseils, n'est-ce pas ?

Je parlais toujours, toujours avec une volubilité
qui me surprenait moi-même. Et il y avait si
longtemps que je n'avais pas vu ce pauvre Georges,
ce grand garçon à l'air mélancolique, brave
homme un lion et fort comme une panthère avant
qu'il rencontrât Julie, charmante petite brunette
aux yeux vifs et perçants.

Je parlais toujours, et les gens qui passaient sur
la rue me regardaient avec curiosité. Je parlais
toujours, lorsque je m'aperçus que la main de
Georges n'était plus dans la mienne, que Georges
paraissait distrait et n'écoutait plus mes paroles.

—Mais enfin, tu es heureux, lui dis-je. Je suis
ton ami, et dans ton bonheur ne m'oublie pas. Je
ne te demande pas de prier sur mes cendres, puis-
qu'un jour elles seront mêlées au sable de l'A-
frique, et tu aurais beaucoup trop de peine à les
retrouver dans le grand désert de Sahara. Je n'ai
pas ton bonheur, moi, je ne suis pas aimé comme
toi, mais parle donc, tu es heureux, bien heu-
reux !

—Oh ! oui, bien heureux !

C'en était trop, et je regardai Georges avec sur-
prise. La voix était si triste, le sourire si mysté-
rieux, qu'un pressentiment étrange me frappa.
D'ailleurs, Georges était disparu, et j'entendais
toujours ces mots : bien heureux.

J'ai peut-être étudié à une fausse école ; je suis
peut-être imbu de principes erronés, mais j'ai mon
idéal, moi aussi, et j'ai toujours cru qu'un mariage
d'amour était le seul bonheur qu'il était possible
d'obtenir dans ce monde de misères. M'étais-je
trompé ? Car il n'était pas heureux, lui ; c'était
certain, et pourtant il l'aimait bien autrefois.
Promenades nocturnes au pied de la fenêtre
sombre, petites fleurs jetées sur le balcon, sonnet
langoureux et triste glissé furtivement, larmes
abondantes et rires frénétiques, période passagère
de joie et de tristesse.

—Je vous aime, lui disait-elle souvent en ma
présence.

Mais je remarquais que son esprit était ailleurs,
qu'elle en aimait un autre, secrètement, intérieure-
ment.

Et je me rappelais tout cela.

II

La neige tombe en épais flocons ; le froid est in-
tense ; les promeneurs sur la grande rue S....
ne s'attardent pas à regarder les devantures des
riches magasins aux vitrines bien décorées. J'a-
vais eu une déception, ce soir là, j'étais triste à
mon tour, lorsque je rencontrai Georges une se-
conde fois.

Deux ans s'étaient écoulés depuis notre première
rencontre, et cette fois Georges paraissait plus gai
qu'à l'ordinaire. Il m'accompagna à ma chambre
et me donna deux lettres, dit : lis.

Les impressions que j'ai éprouvées intéressent
peu le public ; que le public les lise et juge.

« A Julie mon ange.

« Enfin j'ai l'occasion de t'écrire. Tu es mariée
malgré toi ; tu es malheureuse pour avoir obéi à
tes parents. Je t'aime, je t'ai toujours aimée.
La vie est bien courte et Dieu permet à l'homme
de chercher le bonheur sur la terre. Est-il juste
que je souffre et que tu sois malheureuse ? Viens
avec moi ; le monde est grand, nous trouverons
bien un coin du ciel où nous pourrions vivre en
nous aimant. Viens, viens.

ALFRED B....»

Et l'autre lettre :

« Mon ange Alfred,

« Je t'aime tu le sais, mais il est mon époux,
lui ; j'ai juré de lui être fidèle et je tiendrai mon
serment. Il y a du bonheur à souffrir quand on
aime. Ne m'oublie pas, mais éloigne-toi. Pars,
ta présence me fait trop souffrir.

JULIE.»

Georges reprit froidement ces deux lettres et
s'éloigna. Je ne cherchai pas à le retenir. A quoi
bon ? Je comprenais sa fausse gaieté.

Un mois après, je lis dans un journal l'entre-
filet suivant :

« Un pénible accident est arrivé ici. M. Georges
L...., bien connu et estimé de tout le monde,
vient de trouver la mort dans des circonstances
pénibles. C'était un homme mélancolique et gé-
néralement triste, mais depuis quelques jours il
montrait une gaieté qui surprenait ses amis les
plus intimes. A une partie de chasse, hier, il
chargeait un revolver, lorsque le coup partit ac-
cidentellement et la balle lui troua la poitrine.
Le malheureux est mort après deux heures de
souffrances horribles. Cet accident est d'autant
plus pénible, que M. Georges était marié depuis
un an à peine avec une jeune, aimable et jolie fille
qu'il aimait éperdument et dont il était souverai-
nement aimé. Le coroner tiendra une enquête
aujourd'hui.»

Je lis l'article sans surprise—je m'attendais à
cet événement—et je me rendis à l'enquête. J'en
avais le droit en ma qualité de journaliste.

Une femme en deuil priait près du cadavre.
Le jury, en délibération depuis quelques minutes,
revint avec le verdict suivant : Tué accidentelle-
ment.

—Le verdict est-il satisfaisant ? demanda le
coroner à la femme en deuil.

—Oui.

Au comble de l'indignation, souffrant les mille
tortures que cet homme avait endurées, je me pen-
chai vers la veuve et lui murmurai tout bas à l'o-
reille :

—C'est pour vous qu'il est mort, le coup n'a pas
parti seul.

Elle devint horriblement pâle, blanche comme
un suaire, sous son voile noir, et s'éloigna.

III

C'est encore l'hiver ! La neige tombe en abon-
dance, une brise glaciale paralyse les membres et
fouette la figure.

La misère est grande dans certains endroits, le
pain manque dans plusieurs familles.

—C'est pour les pauvres, me dit une bonne reli-
gieuse en me tendant la main.

Un sou y tomba.

Cette voix ne m'était pas inconnue. Un souve-
nir vague me revint à l'esprit et une petite pièce
blanche remplaça la pièce de cuivre.

—Dieu vous bénira, me dit la Sœur de Charité.

Cette fois, j'avais compris. C'était Julie, la
veuve de Georges, qui me demandait la charité
pour les pauvres, et je fus plus généreux, parce
que je savais que Julie avait souffert, qu'elle prie-
rait plus ardemment pour ceux qui souffrent.

Pauvre Alfred, il l'aimait bien, mais il n'a pas
trouvé le bonheur.

Plus fort que moi, il doit partir bientôt pour
ces contrées lointaines et sauvages où l'on meurt
au milieu des sacrifices de tout genre. Il n'a pas
voulu enlever le bonheur qui était réservé à
Georges, il a compris, lui aussi, pourquoi son ami
était mort.

C'est lui qui m'a dit d'écrire cet article afin que
le public sache pourquoi il va partir. Il a choisi
une mauvaise plume, mais j'ai fait mon devoir.

En terminant, je ne puis que citer les beaux
vers d'un grand poète que Georges m'adressait
avant de mourir :

Je l'aimais comme on aime ici-bas qu'une fois.
Bien pour moi n'égalait sa noire chevelure,
Sa voix était plus douce encore que la voix
Que l'on entend parfois le soir dans la ramure.

Que reste-il de vous, oh ! mes jeunes années ?
Des larmes, des regrets et quelques fleurs fanées,
Qui, comme ses serments, n'ont vécu qu'un seul jour.

Mathias Filiano

LA CONVERSION D'UN EPOUX

Mon regard s'arrêta charmé à l'aspect d'un élé-
gant cottage, sis sur un délicieux coteau dont la
molle verdure ondule sous la brise, et laisse un
instant apercevoir les humbles et sauvages petites
fleurs qui veulent s'y dérober. Les grands arbres
s'élevaient majestueusement, et balançaient au-dessus
de son toit leurs branches protectrices, ou se
mirent dans le ruisseau qui fuit entre leurs troncs
puissants. L'air est rempli de pures et suaves
émanations ; les oiseaux ont des chants d'une mé-
lodie inconnue à mon oreille ; et mon âme tres-
saille d'une douce émotion. Il me semble entendre
les voix des anges qui s'unissent à la nature pour
chanter les louanges de Dieu ; il me semble voir
une auréole au front des heureux qui habitent ce
lieu. Est-ce une illusion, ou bien est-ce ici un
coin du ciel ?

Il est surtout triste de devenir orphelin à cet
âge tendre, où l'enfant n'a pas encore pu recevoir
la semence de vie, les principes chrétiens que de
bons parents étaient à la veille de déposer en son
cœur : il est si souvent à constater que ce pauvre
petit infortuné, subissant l'autorité d'un proche
ou d'un étranger peu soucieux, accepte l'ivraie au

lieu du bon grain, et, par une fausse éducation, se prépare une suite de malheurs.

La mère de Jean B... n'avait pas eu le bonheur d'entendre ses premiers bégaiements et de guider ses premiers pas ; et il n'avait pas encore atteint sa sixième année quand son père mourut, emportant le regret de laisser sur la terre son fils unique. Un oncle éloigné adopta l'enfant, et se fit le gérant de la fortune considérable qui lui revenait.

Jean fut élevé avec beaucoup de soins. Il devint un jeune homme doué de toutes les qualités extérieures qui possèdent tant de charmes dans le monde ; mais il se trouva qu'il n'avait pas la religion de ses aïeux, qu'il n'avait pas le bonheur d'être catholique. Comme ceux-là devaient s'en attrister là haut !

Beau, élégant, très instruit, il était bien aimé des jeunes filles, et il devenait l'espérance de bien des mères qui le souhaitaient pour gendre. Mais son amour reposait sur une douce fillette blonde comme les blés mûrs des champs, avec des yeux d'azur, avec une âme d'ange. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, par une de ces affinités subites et inexplicables dont Dieu tient le secret, leur cœur avait battu plus fort : ils avaient commencé à s'aimer.

A la réalisation de leur rêve s'opposait un obstacle : le père de Marie désirait pour elle un époux catholique. Après bien des prières et des sollicitations ce vertueux veillard pressa sa fille sur son cœur : Que le bon Dieu bénisse ton œuvre, dit-il. Et leur union fut permise, et leur mariage fut célébré par des fêtes splendides.

O les beaux jours qu'ils passèrent dans leur demeure enchantée ! Marie rendait le foyer bien doux à Jean qui ne pouvait se lasser d'admirer les vertus de son épouse. Que de fois il s'arrêtait à la contempler en prière, lui qui ne priait pas ! Comme il se plaisait à l'écouter quand elle lui parlait des beautés de notre sainte religion ; cependant, sans se soumettre à ses supplications lorsqu'elle le demandait de l'accompagner à l'église ! Il avait toujours un prétexte, une affaire pressante qui le réclamait incessamment.

Quand Dieu leur eut donné un fils, le père se crut le plus heureux des hommes et il ne manqua à la jeune mère que la conversion du pauvre égaré. Dans leur amour sans bornes ils puisaient tous deux les plus tendres sollicitudes pour cet enfant rose et frêle qu'ils craignaient de voir flétrir et mourir entre leurs mains, comme les plus belles fleurs de leur parterre.

L'après-midi s'était écoulé délicieusement, sous le frais ombrage des ormes, à regarder s'ébattre, sur le gazon, le bébé qui venait d'avoir deux ans. Il laissait échapper de joyeux cris, et courait incertain vers son père et sa mère qui le recevaient en le couvrant de leurs baisers.

—Notre petit Aimé semble prendre quelque force, dit Jean à Marie.

—J'en éprouve une grande joie, répondit-elle... Ah ! il ne dépend que de toi, mon bien-aimé, de mettre le comble à mon bonheur. Pourquoi donc balances-tu si longtemps ? Pourquoi donc ne renonces-tu pas aux erreurs dans lesquelles tu vis, quand tu parais reconnaître la fausseté de ta doctrine ?...

—Je ne le puis à présent, mon amie, plus tard ! plus tard !...

La nuit suivante, l'enfant eut un sommeil fiévreux, agité, qui jeta l'inquiétude dans l'esprit de ses parents et qui, vers le matin, dégénéra en une crise violente. Le médecin fut mandé en toute hâte, et, malgré ses efforts pour dissimuler le peu d'espoir qu'il gardait de le sauver, il ne put cacher son opinion aux regards anxieux et scrutateurs qui l'interrogeaient.

Avec une résignation toute chrétienne, la mère redoubla ses soins.

Comment peindre la douleur et le désespoir du malheureux père ! Il ne pouvait se faire à l'idée de perdre son fils unique, et dans ces heures navrantes, quelles lamentations !

—Courage, mon ami, lui dit-elle, je vais bien prier.

—Si notre enfant guérit, j'irai remercier Dieu avec toi.

Ces paroles ravivèrent l'espérance de la jeune femme, et la consolation qu'elle versèrent dans son cœur égala son épreuve.

Vers le soir, un changement s'opéra, et le cher ange sourit à ceux qui l'aimaient si tendrement. La convalescence fut aussi prompte que la maladie, et quelques jours après il était plein de fraîcheur et de beauté.

Dans l'âme de cette brebis qui pensait rentrer au bercail, l'adorable Pasteur, le miséricordieux Prisonnier des autels, fit passer en un instant l'ineffable suavité que ressentent ceux qui l'aiment, et suivent ses commandements.

—J'ai goûté, s'écriait-il, des délices qui valent plus que les biens et les plaisirs de la terre ! Que le joug du Seigneur doit être doux et son fardeau léger ! Je veux m'instruire et revenir à la lumière...

Marie devint son pieux et fidèle catéchiste, lui apprenant à croire les insondables mystères de notre sainte religion, lui expliquant les sublimes vérités qu'elle renferme.

Un mois après, il s'approchait pour la première fois du tribunal de la pénitence ; pour la première fois il goûtait le Froment des élus. Toute la patrie céleste chanta un cantique d'allégresse, toute la nature publia les merveilles du Sauveur.

Jean pressait sa femme et son fils dans ses bras : —Je te dois tout mon bonheur, ô ma chérie, répondait-il.

—Celui, dit saint Jacques, qui gagnera son frère, sauvera son âme et couvrira la multitude de ses péchés.

C'est ainsi que l'âme de Marie brillera dans le ciel comme un astre au firmament.

Mario Souise!



ORIGINE DU JEU DE BILLARD

Le *British Museum* vient de se rendre acquéreur d'une lettre très originale datant de 1750. D'après cette lettre, le jeu de billard aurait été inventé vers le milieu du XVI^e siècle par le patron d'un mont-de-piété, nommé *William Kew*. Cet industriel, dont la profession est connue en Angleterre sous le nom de "pawnbroker", avait l'habitude de jouer chaque soir sur son comptoir avec les trois boules signalétiques suspendues à la porte de sa boutique, en se servant d'une mesure de longueur appelée *yard*. Le nom de "Bill Yard", dont on a fait *billard*, viendrait de ce que *William* ou *Bill Kew* poussait les boules avec la "yard" qui lui appartenait et que l'on appelait "Bill's yard", c'est à dire la *yard de Bill*. Le mot *queue* viendrait aussi *Kew*.

TROTTOIRS ÉLECTRIQUES

L'une des curiosités les plus intéressantes de l'exposition de Chicago sera certainement les trottoirs électriques qui y sont déjà en opération. Des trottoirs électriques ! Un mot d'explication est évidemment nécessaire.

Autour d'une section des bâtisses de l'exposition on a construit deux voies ferrées, en forme d'éclipse, de 900 pieds de long. Les roues sont recouvertes de plate formes qui constituent deux véritables trottoirs mouvants, dont l'un a une vitesse de 6 milles à l'heure, tandis que l'autre, à côté, a une vitesse de trois milles à l'heure. Toute cette construction est couverte. Le pouvoir moteur est l'électricité.

Ces trottoirs sont continuellement en mouvement. Pour descendre, les passagers passent

d'une plateforme à l'autre, de celle qui circule plus rapidement à la plateforme qui a une vitesse moindre.

Le *Scientific American* donne une gravure de ces trottoirs mouvants.

LÉGENDE ARABE

Il y avait une fois un riche marchand qui voyageait avec une caravane de marchandises dans un grand désert. La nuit arrivait, et les brigands abondaient. Il pressait donc le pas, car il voulait arriver à sa destination avant l'obscurité. En hâtant ainsi ses bêtes de somme épuisées, il aperçut un petit garçon assis sur le bord de la route.

—Qu'as-tu donc, mon enfant ? demanda le marchand.

—Je me suis planté une épine dans le pied, répond l'enfant, et je ne puis plus avancer.

Oubliant le danger, le marchand s'arrête, arrache l'épine du pied du blessé, et donne un morceau d'or au petit garçon.

Les années, s'écouèrent, et un beau jour, le marchand se trouva en paradis.

—Pourquoi ai-je tant de roses, demanda-t-il à l'ange, tandis que d'autres, beaucoup plus méritants que moi, en ont si peu.

—C'est que, répliqua l'ange, l'épine que tu as arrachée du pied de ce petit pèlerin a poussé et grandi jusqu'à devenir un rosier, et les roses t'appartiennent ; car une bonne action faite sur la terre est récompensée au centuple en paradis.

PLANTATION DES DENTS

A en croire un journal russe, un dentiste de Moscou a découvert une méthode de planter les dents artificielles dans la bouche de telle manière qu'elles poussent bientôt dans les gencives et deviennent des dents réelles, avec l'avantage de n'avoir pas de nerfs. C'est vraiment là une grande découverte, si elle est confirmée. Echapper à l'alternative effrayante des plaques et rateliers et posséder une troisième génération de dents véritables qui ne font jamais mal, ne remuent pas et ne tombent pas, semble être un rêve trop fascinant pour reposer sur un fait réel.

On s'imaginera naturellement que le procédé préliminaire n'est pas un sujet de gaieté, car il est nécessaire de creuser des trous dans la mâchoire, mais ce n'est qu'un désagrément passager et comparativement léger. Déjà, on avait beaucoup entendu parler de la sentence des dents de dragon, mais si le procédé peut s'appliquer aux molaires humaines et qu'elles puissent se planter en rangs d'oignons dans une bouche dé garnie, il faudrait songer à élever un monument—en ivoire, nécessairement—au dentiste moscovite à qui revient le mérite de l'invention.

M. FERDINAND BÉLAND

LE MONDE ILLUSTRÉ a une bien douloureuse perte à enregistrer, au grand détriment de son personnel. De fait, nous nous étions accoutumés à estimer, comme un des plus actifs collaborateurs de notre œuvre, notre agent et dépositaire général à Québec, M. F. Béland, qui vient de descendre dans la tombe.

Honnête et intègre citoyen, actif et loyal jusque dans les moindres détails de ses affaires, M. Béland n'a toujours inspiré que l'estime la plus sincère à ceux qui furent en relation avec lui.

Bien mérités sont les regrets que son décès a provoqués, chez nous et ailleurs !

Savoir bien faire les honneurs chez soi, c'est savoir oublier qu'on est le maître.—JULES SANDEAU.

Ne pas honorer la vieillesse, c'est vouloir démolir le matin la maison où l'on doit coucher le soir.—ALPHONSE KARR.



ALBANI

Albani ! une de nos gloires les plus belles enfermée en ce seul nom. Albani ! nous en sommes fiers, et c'est à bon droit. Albani ! talent merveilleux, et ce talent, le peuple canadien l'appelle avec amour : ma fille. Albani ! c'est notre sœur : l'air que nous respirons a nourri son enfance, et c'est sur notre sol que s'est allumé ce talent météore.

Albani ! sa gloire rejailit sur nous : elle a promené dans toute l'Europe le nom de notre peuple, et l'Europe tout entière l'a applaudie. Nous la suivions en esprit et chaque fois qu'on l'acclamait ainsi là-bas, le vaillant petit peuple des rives du Saint Laurent tressaillait avec ivresse.

Albani ! elle est notre gloire, une de nos gloires les plus pures. On appelle Sarah, la divine Sarah / La France s'en enorgueillit ; mais on dispute Sarah à la France : on ne sait si elle est française. Personne ne nous dispute Albani : on la sait nôtre ; on la sait canadienne. Que les autres acclament Sarah ; nous, nous crierons avec transport : Gloire à Albani ! Gloire à notre sœur !

Albani, toi qui nous reviens, après une longue absence de plus de deux ans, dans toute ta gloire, et dans l'éclat de ton merveilleux talent, sois la bienvenue parmi nous : tes frères qui t'aiment te saluent !

Germain Beaulieu

CHRONIQUE

Le dénouement tragique de l'idylle charmante qui avait attiré l'attention de l'Europe entière,

rappelle à tous le néant des choses humaines.

Tout dernièrement, les journaux de nationalités diverses retentissaient des fiançailles du duc de Clarence et d'Avondale, avec sa gracieuse cousine, la princesse Victoria-Mary de Teck.

Les mêmes feuilles se plaisaient à remarquer ce mariage d'inclination, le quatrième chez les enfants et petits-enfants de la reine Victoria.

Le bonheur guettait au passage, disait on, ce jeune couple guidé par l'amour et non par la froide raison d'Etat.

Le cœur parlant au cœur, l'union serait bénie entre toutes.

Mais l'ange de la Mort, jalouse, plana sur ces têtes illustres et décida de moissonner avant le temps.

Que lui importaient les hautes destinées des amants ? Que lui faisaient les vœux ardents d'un peuple loyal ?

Le prince Albert-Victor tombe gravement malade....

Les meilleurs médecins sont appelés ; le prince de Galles avec son auguste épouse ne quittent plus leur enfant, et, comme pour inviter la Mort à la pitié, on installe au chevet du malade sa jeune fiancée.

Ce fut une lutte pénible, acharnée.

On espérait contre l'espérance. Larmes, prières, amours, s'unissent pour demander grâce....

En vain ? La nature humaine, que ne protègent ni la pourpre ni l'hermine, dut faiblir, puis succomber....

Et des hautes tours de la cathédrale Saint Paul, de Londres, tintèrent de longs et lugubres sanglots, dont les échos vibrent encore dans tous les cœurs !

L'impératrice des Indes pleure son petit-fils ; le prince et la princesse de Galles leur premier né, et la fiancée de l'héritier présomptif du trône a vu disparaître, comme une étoile filante—tout d'un coup—ses jours de bonheur, son amour, son roi !

Le chiffre 11 a toujours été fatal aux Napoléon comme le nombre 14 semble néfaste dans la famille royale d'Angleterre. Ainsi :

Le prince Consort mourut le 14 décembre. Dix-huit ans après, un 14 décembre encore, la reine perdait la princesse Alice, sa fille. Le 14 janvier fut le chiffre de Albert-Victor-Christian-Edouard, duc de Clarence et d'Avondale, héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

* *

Le 14 janvier sera une date à jamais mémorable.

Avec Albert-Victor, prince de l'Etat, s'étaient ennobli l'un à Londres, l'autre à Rome deux princes illustres de l'Eglise : le cardinal Manning, poète, philosophe, réformateur moral et social et le cardinal Siméoni, préfet général de la Propagande, autrefois secrétaire des Etats de l'Eglise.

Geneviève

NOS GRAVURES

LE CARDINAL MANNING

Son Eminence le cardinal Manning, l'illustre prélat catholique anglais, naquit à Feteridge, dans le comté de Hereford, en 1808. Ses prénoms étaient Henry Edward, fils de William Manning, ancien membre de parlement, il fut d'abord élève à l'école aristocratique de Honon et passa, en 1827, à l'Université d'Oxford. Trois ans plus tard, il devint agrégé de Merton Collège.

Bientôt après, il se fit recevoir ministre de l'église anglicane, reçut en 1833 le bénéfice de Lexington (comté de Sussex) et devint, 1840, archidiacre de Chichester.

A cette époque, il était le champion des droits et des privilèges l'Eglise établie, et un évêque anglican pouvait dire avec vérité : " Il y a trois hommes sur lesquels la Grande Bretagne peut se reposer pour l'avenir : Manning dans la chaire, Gladstone à la tribune, Hope-Scott au barreau."

Manning et Hope Scott se convertirent au catholicisme : la conversion d'Edward Manning eut lieu en 1851.

Il fut ordonné prêtre par le cardinal Wiseman et se rendit ensuite à Rome où il étudia la théologie jusqu'en 1854.

Il revint alors en Angleterre et, depuis cette époque, il n'a cessé de faire une active propagande en faveur de la foi catholique. Nommé prélat du chapitre de Westminster et prélat domestique du Pape, il a été choisi en 1865 par Pie IX pour succéder au cardinal Wiseman, comme archevêque de Westminster. A l'époque du Concile, ce prélat se signala par l'ardeur qu'il mit à demander et à défendre l'infaillibilité du Pape et à se faire le champion des doctrines ultramontaines.

Il fut dévoué à l'illustre Compagnie de Jésus, et en 1872, il prononça un discours resté célèbre, en faveur des Jésuites et contre ce qu'il appela la conspiration des gouvernements contre l'Eglise.

Parmi les nombreux écrits de ce savant prince de l'Eglise, nous citerons : *Les Fondements de la Foi*, traduits en français (1859, in 12) ; *Conférences prêchées à Londres sur le pouvoir temporel de Jésus Christ*, traduites en français par l'abbé Chamberland (1863, in 18) ; la *Confession*, traduite en français par Pallard (1864, in-18, etc).

Une traduction de ses *Oeuvres complètes* a été publiée dans la collection des *Auteurs Sacrés* de l'abbé Mingue. Depuis l'époque où a paru cette publication le cardinal Manning a publié, outre les lettres épiscopales, le *Concile œcuménique et l'infaillibilité du pontife romain*, (1870).

Son Eminence le cardinal archevêque de Westminster a plus d'une fois été reçu auprès de la reine Victoria avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à son rang.

Le cardinal, dévoué à la cause des humbles travailleurs, leur a montré beaucoup de sympathies,

et dans ces derniers temps surtout, il a souvent été choisi comme arbitre pour juger des différends entre patrons et ouvriers.

Le cardinal Manning n'avait rien d'exclusif dans sa manière de vivre. Toutes les classes, toutes les opinions, toutes les conditions l'intéressaient. Tout ce qui fait partie de la grande communauté humaine, désirs et passions, occupations et intérêts, tout cela occupait sa sollicitude. Mais en tout, il n'a eu qu'un invariable but : ramener l'Angleterre au bercail, d'où elle est sortie dans une heure déplorable de ténèbres et d'entraînement. Et l'histoire dira que s'il n'a pas vu la réalisation de l'œuvre, plus que tout autre il l'a sûrement préparée.

LA FAMILLE DU PRINCE DE GALLES

Au moment où il vient de s'y faire une si large trouée par la mort bien regrettable du jeune duc de Clarence et Avondale, il semble à propos de remettre un peu en vue l'intéressante famille du fils aîné de la reine Victoria Ière. L'espoir de l'Angleterre monarchiste est là tout entier.

C'est un groupe charmant, qu'on aimera à revoir.—J. ST. E.

LA FAMINE EN RUSSIE

On saurait difficilement se rendre un compte exact des difficultés que présente le gouvernement des quelques groupes affamés de pauvre paysans qui subsistent encore dans les régions de la Russie désolée par la disette. Ce sont principalement les provinces qui occupent une partie de la plaine nommée "Grande Russie," à l'est du Volga. La situation est au point qu'on envoie des détachements de troupes à la recherche d'approvisionnement clandestins faits dans certains villages, paraît-il, au plus grand détriment du salut public. Notre gravure illustre cette scène, une des plus tristes de ce navrant état de choses.—J. ST. E.

ÉVICTIONS EN IRLANDE

A Holborn en Irlande dans une ruelle connue sous le nom "Leather Lane" il y avait un grand bâtiment tout délabré et en très insalubre état. Là s'étaient réfugiés pêle-mêle plusieurs pauvres familles, évincées de leurs propriétés. Le 22 décembre dernier, elles ont été durement chassées de ce dernier et misérable refuge. C'était pitié de voir cette centaine de misérables jetés sur le pavé, emportant quelques reliquats de leurs tristes bagages, au sein du bouillard épais, dans cette rigoureuse soirée d'hiver.

Des âmes charitables, dirigées par un prêtre, ont pu procurer tout de suite, aux femmes et enfants, au moins, un abri temporaire.—J. ST. E.

PAUVRE PETITE !

Je ne connais d'elle que son sourire et son nom, —et il semblerait que je n'en voulusse rien savoir davantage, tant je crains d'entendre un de ces récits qui mettent des larmes dans la voix de la personne qui les raconte, et des larmes dans le cœur de ceux qui les écoutent.

Elle a douze, treize, quatorze ans peut-être, de jolis cheveux noirs, toujours disposés avec soin, un teint pâle, deux yeux gris ; de ces yeux gris ombrés de long cils, —de ces yeux gris si doux et si tristes à la fois.

Elle ne connaît rien des jeux et des ébats des fillettes de son âge, sinon le spectacle qu'elle s'en paye, patiente et résignée, derrière les carreaux d'une fenêtre.

Pour elle, aucune de ces courses folles à travers les prés et les jardins dépourvus, où les joues gagnent des couleurs et le cœur de la gaieté. Pour elle, aucune de ces rondes, de ces cache-cache, de ces gambades de tous noms, —la chère enfant est boiteuse et ne se peut traîner qu'à l'aide d'une béquille.

Or, cette béquille, d'aussi loin que je l'entends résonner sous le poids de la pauvre créature qu'elle supporte, sur le parquet de la maison qui nous met

en contact journalier, la petite et moi, je me sens mal ! Chacun de ces coups péniblement répétés, secs et lourds, m'atteint à l'âme ; et lorsqu'enfin elle paraît, l'infirmes, bien mise, avec ce sourire d'une mélancolique douceur, cette crainte timide, ce léger embarras dont elle semble saisie sous les regards qui l'observent avec bonté pourtant, je me dis : pauvre petite !...

* *

Condamnée par un arrêt divin aux misères les plus grandes de la vie dès l'heure fatale où nos premiers parents sont sortis, prévaricateurs, du Jardin des jardins, la femme en a accepté toutes les angoisses, toutes les douleurs ; —et on sait quelle traînée de dévouements, d'abnégation, de sacrifices, a marqué chacun de ses pas ; on sait de quelles larmes douloureuses et bienfaisantes elle a embaumé tous les sentiers où l'ont engagée sa foi, sa charité, sa vertu. Dans toutes ses formes, la souffrance s'est incarnée en elle ; elle est devenue une part de sa nature ; plus, —sa nature même.

Son cœur, son âme, harpes éoliennes que la plus légère haleine fait vibrer, que la plus craintive étreinte fait pleurer, s'ouvrent, en face de tous les affaissements qui brisent si souvent les faibles ici-bas.

Son cœur, son âme, s'émeuvent, se transportent, en face de tous les spectacles, les plus désolants et les plus infimes même qui s'imposent à son regard.

Mais, comme pour lui indiquer le chemin à prendre afin de mieux remplir ses vœux, le Créateur dans sa toute puissante sagesse, lui a assigné deux voies différentes à suivre : voies larges, accidentées, semées de traverses difficiles, devant lesquelles sa faiblesse la devait faire trembler, hésiter, mais où cette faiblesse même l'entraîne plutôt, l'emporte pour lui donner à jouer les plus grands rôles, non seulement sur la scène du monde brillant qui jouit, chante et se grise de toutes les voluptés permises, mais encore sur la scène de cet autre monde mystérieux qui languit, gémit et pleure : l'image du Christ suspendue à son cou ou l'anneau nuptial passé à son doigt, dans l'une ou dans l'autre de ces situations de la vie, la femme sait opérer des miracles de douceurs, de bontés, de grâces ; et on la voit arriver à tout, là même où l'énergie du sexe fort s'est brisée.

Que lui font, à elle, les aspérités de la route ? Que lui font les croix, les épreuves, les coups malheureux du destin la frappent dans elle ou dans les siens ?...

Souffrir, souffrir toujours ! n'est-ce pas là son but ? Et son visage beau, grand et noble n'en porte-il pas le reflet le plus doux, le plus consolant, le plus humble, de la souffrance toujours ?...

Ah ! on le peut dire, elle est entrée dans sa mission dignement ! Dignement elle a compris que chacun de ses cris étouffés dans l'abîme de son cœur, donne à quelque être sur terre un peu de paix, un peu d'amour, soulage de quelque âme les amertumes, la douleur. Dignement elle a compris qu'elle se doit dépenser ainsi et sans cesse, gardant le secret de cette inaltérable tendresse qui toujours s'épanche et ne s'épuise jamais, afin de payer largement son tribut au Maître Suprême qui l'a rachetée et régénérée ; oui, largement, sans murmure, résignée et fière !

* *

Mais comment le monde est-il fait, je vous le demande ?

L'homme, —si laid déjà, dirai-je tout bas— n'a rien à souffrir, lui, des défauts corporels dont la nature, ou quelque accident déplorable, l'a frappé.

Pour lui, quand même, la vie est belle et riante ; pour lui, quand même, tous les postes, tous les honneurs, toutes les ambitions restent encore à la portée de son savoir et de son talent. Pour lui, quand même, tous les rêves sont dorés, le spectre hideux de la désillusion ne le hante jamais : il peut être heureux, s'il le veut, de tout ce qui s'appelle bonheur ici-bas.

Mais la femme ? Pauvre femme ! !

Je vous ai rappelé plus haut, en quelques mots, sa mission et son rôle, mais c'est là la mission et le rôle de la femme gâtée de la nature, favorisée du

sort. Il en est bien autrement de la malheureuse qu'une infirmité, une difformité afflige.

Peut-être l'avez-vous pensé comme moi, sans l'oser dire toutefois : une infirmité, une difformité, c'est pour la femme un stigmate ! Stigmate devant lequel on se découvre, on s'incline, sans doute ; stigmate devant lequel on déplore, on s'apitoie, mais qui ne fait pas moins de cette créature un être à part dans la catégorie humaine ; stigmate qui la voue à une réprobation trop cruelle pour être juste, à la solitude la plus triste, —j'ai nommé celle du cœur, —et qui lui ferme toutes les portes de l'existence où tant d'autres sont entrés, sous son regard, pour se prodiguer et se dévouer ; stigmate qui la brise, qui la tue lentement, si elle n'est héroïque d'un héroïsme qui n'est pas de la terre.

Oh ! si elle est riche, très riche, la pauvre infirme, elle trouvera bien quelque hère pour épouser sa dot et sa fortune, cela s'est vu, mais elle ! —l'épouser ! —presque jamais de tels faits ont été portés à notre attention.

Le ciel même ne lui ferme-t-il pas sa pieuse retraite, et n'est-elle pas réduite, elle, femme aussi, à vivre sans but, sans ambition, sans espérance ?...

Et pourtant, dans ce corps frêle, dans cette poitrine voûtée bat un cœur meilleur et plus grand peut-être que dans toute autre. C'est qu'il a souffert au-delà de toute expression, et que jamais la souffrance n'a trouvé les yeux de l'abandonnée sans une larme, ses lèvres sans un sourire....

* *

Chères disgraciées, sensibles déshéritées de toutes les caresses, de toutes les jouissances, pardonnez-moi si ces lignes vous ont fait peine : je vous estime hautement, et je plains le passant qui n'a pour vous toute mon admiration et toute ma sympathie !

Toi, petite, tu ignoreras toujours ces lignes et la tendresse discrète de l'amie qui les trace ; pourtant, je voudrais que tu susses bien qu'aux natures comme la tienne, rien ici-bas ne peut être un aliment. Rien n'est capable de satisfaire votre foi vive, vos chastes désirs de posséder ce qui console, fortifie, demeure.

Alors, et avant tout, il reste un seul, un unique, un suprême bien : —DIEU !

S. Manning

ETYMOLOGIES

SHERBROOKE

La ville de Sherbrooke doit son nom à John Coape Sherbrooke, arrivé à Québec le 21 juillet 1816, l'un des gouverneurs les plus prudents et les plus habiles que nous ayons eus sous le régime anglais.

D'ISRAËLI

En décembre 1878, lors de sa visite officielle du chemin de fer Québec-Central, l'honorable M. Joly, alors premier ministre de la province de Québec, donna ce nom à un endroit sur le parcours de la voie, à cinquante d-ux milles de Sherbrooke, en l'honneur du grand homme d'état d'Israëli, chef du parti tory en Angleterre.

ROUTE JUSTINIENNE

Le frère Justinien—Louis-Alexandre Constantin—Récollet, ordonné le vingt-trois septembre 1741, fut missionnaire à Saint-Joseph de Lévis et à la Beauce où il demeura sept ans. Il mourut à Saint-Joseph de la Beauce, le vingt-huit mars 1760, à l'âge de quarante quatre ans et fut inhumé dans l'église de cette paroisse par le frère Didace. Il était agent du s-igneur de Vaudreuil à Saint-François et c'est lui qui a donné son nom à la route Justinienne qui va de la rivière Chaudière à la rivière Etchemin, depuis Sainte-Marie jusqu'à Saint-Henri de Lauzon.

P. G. B.

Princesse Maud

Prince de Galles



Prince Albert-Victor (duc de Clarence et Avondale)

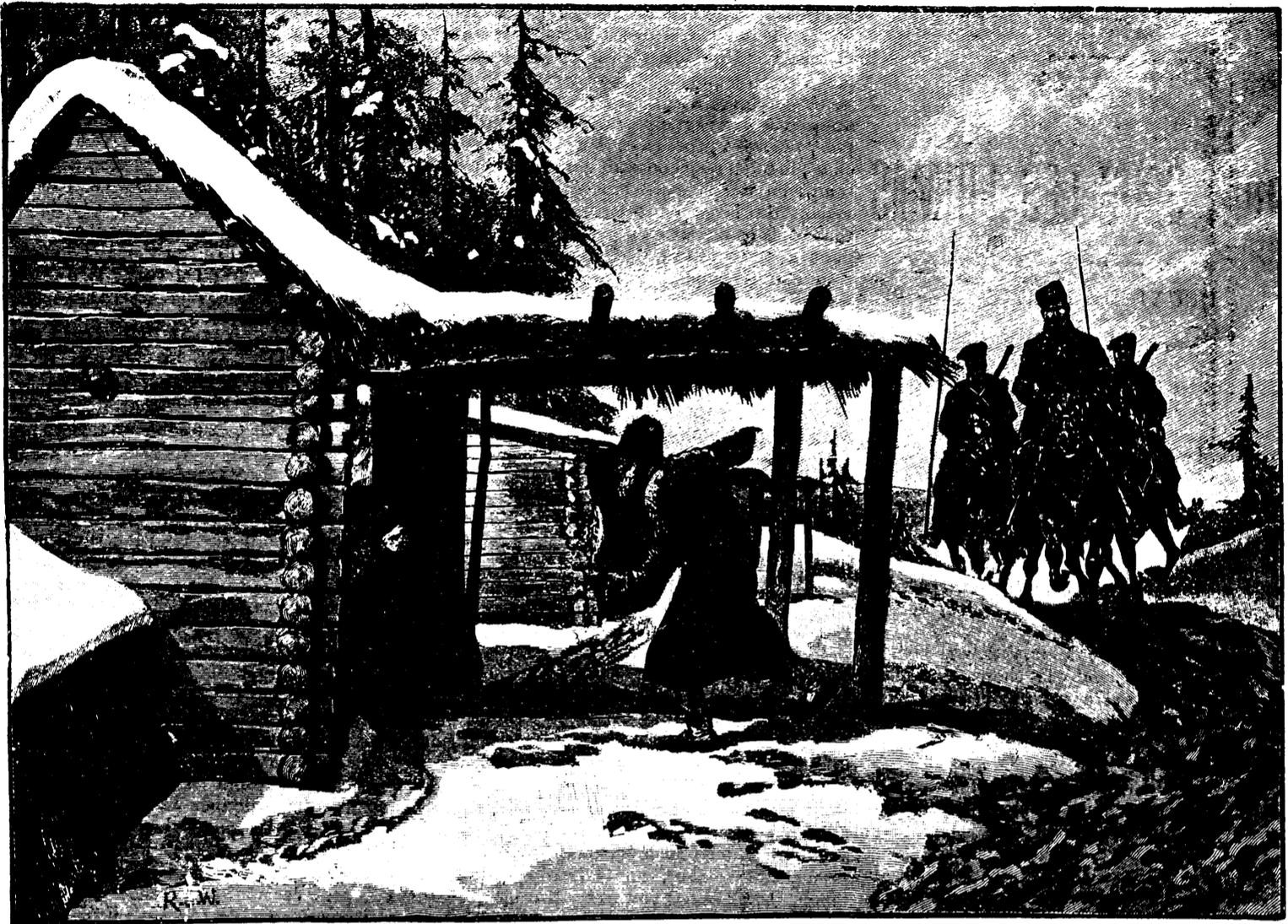
Princesse de Galles

Princesse Louise (duchesse de Fife)

Prince Georges

Princesse Victoria

LE PRINCE DE GALLES ET SA FAMILLE



LA FAMINE EN RUSSIE : A LA RECHERCHE DES VILLAGES OU L'ON A EMMAGASINÉ A LA DÉROBÉE DU GRAIN VOLÉ



EVICION DE PAUVRES FAMILLES IRLANDAISES, DANS LA VILLE HOLBORN

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

— Nous quitter ! oh non ; nous ne permettrions pas cela. N'avons nous pas besoin de toutes nos affections, de toutes nos forces réunies pour consoler cette chère enfant et la ramener à des idées plus raisonnables ?

— Vous avez raison, dit l'oncle, tout ému. Quel est votre avis sur la conduite que nous avons à tenir ?

— Le mieux, je crois, dit Mme Spencer, est de ne pas contrarier les idées de Marguerite, pour pouvoir mieux les discuter avec elle et leur donner une bonne direction.

— C'est justement mon opinion, s'exclama l'oncle.

— Il n'y a qu'à laisser faire les choses, à attendre patiemment, et tout s'arrangera, ajouta M. Spencer. Et puis, n'avons-nous pas un auxiliaire dévoué, le plus précieux de tous.

— Qui donc ?

— Henri. L'amour, qui amène parfois la mort, opère aussi la résurrection.

Et tous descendirent en riant à la salle à manger.

Quelques coups de *lam tam* chinois venaient de remplir la maison de leurs sons assourdissants pour annoncer le déjeuner. Marguerite attendait déjà dans la salle à manger. Elle avait la contenance inquiète et l'air préoccupé d'une personne qui attend une explication pénible. Dès les premières paroles qui sortirent de la bouche de Mme Spencer, toute inquiétude disparut, comme une brume à l'horizon, que dissipe soudain un rayon de soleil.

Celle-ci aborda de suite la question de l'évangélisation du Japon et du désir de Marguerite de se rendre dans ce pays, comme une chose toute naturelle, et qui faisait honneur à sa charité chrétienne. Cependant, les vocations religieuses ne doivent pas être brusquées ; elles demandent du temps pour mûrir. D'ailleurs, rien ne pressait ; on avait du temps devant soi. Ce fut le déjeuner le plus gai qu'ils eussent eu depuis quelque temps.

Tous eurent à se féliciter de la résolution qu'ils avaient prise. Cette pensée secrète que Marguerite nourrissait depuis quelque temps lui rongeaient le cœur et l'enveloppait d'un voile de sombre mélancolie. Elle remettait de jour en jour un aveu qui lui pesait, parce qu'elle craignait de jeter la désolation dans sa famille. Aujourd'hui qu'elle n'avait plus rien à cacher, qu'elle pouvait parler hautement de ses projets, elle se sentait l'âme rassérénée ; elle avait même parfois de bons moments de gaieté communicative.

Henri seul n'était pas gai. Pendant quelque temps il avait eu l'espoir de gagner l'amour de Marguerite, mais cet espoir s'était envolé comme un oiseau de passage. L'oncle avait beau lui dire que l'idée de sa nièce n'était qu'un caprice qui disparaîtrait bientôt, il ne pouvait pas partager cet optimisme. Il combattait encore, mais mollement et sans énergie, comme un lutteur qui sait d'avance qu'il court à une défaite certaine. Malgré lui son découragement perçait en présence de Marguerite, et celle-ci, le prenant pour de la froideur, devenait de plus en plus réservée avec celui qui semblait n'être son compagnon qu'à regret et que pour s'acquitter d'une tâche.

Un jour, à la suggestion de l'oncle, ils étaient partis en *buggy* pour un pique-nique, donné en faveur de l'église de Vernon River, à une quinzaine de milles de Charlottetown. Ils durent at-

tendre quelque peu au *ferry* ; il y avait un encombrement de voitures. Enfin, leur tour vint de passer. Une fois de l'autre côté de la rivière, leur cheval, jeune et vif, impatient de se délier les jambes, s'élança au grand trot. Bientôt, ils étaient en pleine campagne. L'azur était d'un bleu limpide, tacheté à peine çà et là de petites nuées blanches ; le soleil resplendissait dans son tout éclat, de temps en temps cependant des bouffées de brises venant du large en tempéraient l'ardeur. De tous côtés ce n'était qu'une mer de verdure s'étendant à perte de vue, avec des ondulations de terrain et de bouquets d'arbres, étalant toutes les nuances depuis le vert tendre des jeunes pousses d'herbes jusqu'au vert foncé des cèdres.

Au milieu des arbres, comme des nids ou plutôt comme des bijoux dans leurs écrins verts, se cachaient de coquettes maisons, blanches comme la neige ; puis apparaissaient les fermes, plus larges avec leurs longue suite de bâtiments, voilés parfois d'un haut rideau de peupliers ; puis, dans les parcs entourés de solides barrières en bois, des juments avec leurs gracieux poulains, des vaches aux mamelles rebondies, des troupeaux de brebis avec leurs agneaux bondissants ; là-bas, sur le versant d'un coteau, une charrue fouillait le sol fertile ; un tableau tel que l'eût rêvé Virgile pour ses *Bucoliques* et ses *Géorgiques*, tableau plein d'une fraîcheur et d'une poésie qui vous empoigne malgré vous.

Bien que ce spectacle ne fût pas nouveau pour eux, Henri et Marguerite ne laissaient pas que d'en être fortement impressionnés, tant les charmes de la nature sont inépuisables pour qui sait les apprécier.

— Tenez, disait Henri, voyez ces belles routes, je ne puis me lasser de les admirer ; nulle part ailleurs peut-être il n'y en a de semblables. Leur sable rouge, puis foncé lorsqu'il est un peu mouillé, prend, une fois sec, une teinte rosée. En tout temps, les roues des voitures y tracent des rayures d'une nuance différente qui varie les aspects, et chaque route est un long ruban rouge, rose et rayé qui se déroule à l'infini, faisant un contraste frappant avec le vert luxuriant des prés et des cultures.

A cet endroit, la route était bordée de fougères dont les feuilles d'un vert tendre, artistiquement découpées, se balançaient comme une dentelle sous une brise légère. Bientôt, gravissant une colline, elle s'enfonçait entre deux escarpements garnis de pins et de cèdres et autres résineux de toutes formes, de tous feuillages, les uns étalant leurs branches horizontales en plans superposés, d'une symétrie parfaite, et dressant dans les airs leurs cônes surmontés d'une tige droite comme un paratonnerre, les autres plus irréguliers, mais non moins gracieux dans leurs dispositions.

De lui-même le cheval s'était mis au pas, tout essoufflé, ne pouvant plus garder le trot sur cette pente trop raide.

Henri et Marguerite admiraient ce paysage.

Ils arrivaient sur le sommet de cette colline appelée *Tea Hill* et un panorama grandiose se déroula devant leurs yeux.

A leurs pieds la route dévalait par une succession de détours et d'ondulations pour courir à droite dans une grande plaine qui allait se perdre dans les nuages. Devant eux une vallée tapissée de prairies verdoyantes avec des troupeaux paisant en liberté ; puis au delà une baie et la grande mer aux eaux bleues où des flots frangés d'une couraient comme des ondulations de troupeaux de moutons bondissant à travers la prairie. Des barques de pêcheurs y balançaient leurs voiles triangulaires ; on entendait le cri rauque des goëlands, semblable au grincement d'une poulie ou d'une chaîne de fer autour des cabestans.

A quelque distance de la côte, *Governor's Island* apparaît comme une autre Vénus émergeant des flots, dans toute la splendeur de sa robe d'un vert luxuriant. Au delà, bien loin, le regard se perd dans une ligne circulaire où l'azur du ciel et de l'eau se confond comme si tant de beautés descendaient du ciel ou y remontaient.

Jusqu'à *Vernon River*, ce n'est qu'une immense plaine ; à peine çà, et là, un pli de terrain. Les champs de pommes de terre où les plantes se dessinent vigoureusement sur la couleur tranchée du

sol sont une immense tapisserie verte sur un fond rouge ou rose. Partout ailleurs la terre disparaît sous les touffes épaisses d'avoines, sous les trèfles vigoureux et les sainfoins odorants. Partout une propreté exquise ; peu d'herbes sauvages dans les labours, la terre même, détrempee par les pluies, a un aspect tout particulier ; ce n'est pas cette boue noirâtre, argileuse, dégoûtante, même à l'état de boue, elle conserve sa pureté primitive, et le passant craint peu ses éclaboussures. En dépit des barrières qui découpent ses cultures en vastes carrés, l'île du Prince Edouard est véritablement un grand jardin, le Jardin du Golfe Saint-Laurent, comme on l'a justement nommée depuis longtemps.

Tout le long de cette route, Henri et Marguerite avaient peu causé. Ils étaient tristes, et leur tristesse contrastait étrangement avec la riche et riante nature qui, partout autour d'eux, les portait à la joie et au bonheur. Henri se rappelait des jours récents encore. C'était l'hiver dernier ; la nature était triste et froide sous son vêtement d'hiver ; mais lui sentait dans son cœur la chaleur et la joie : il se croyait aimé. Dans ce temps-là, il avait au moins l'illusion, mais aujourd'hui la main brutale de la réalité la lui avait enlevée, et ne lui laissait plus à la place que l'affreuse certitude de n'être pas aimé et, — ce qui est plus triste encore, — la désespérance de l'être jamais. Que pouvait-il dire à une femme dont le cœur était loin de lui et qui, sachant toute l'affection qu'il lui portait, n'avait pas même pour lui une parole sympathique ?

Et elle, voyant la mine triste de son compagnon, en concluait que ce voyage était pour lui une corvée peu agréable. Cette pensée n'était pas de nature à lui redonner sa belle humeur. Alors, elle se rejetait au fond de la voiture, et, les regards errants par la campagne, elle pensait. Elle pensait elle aussi à ses illusions brusquement effondrées. Après ce naufrage, fallait-il songer à d'autres amours. Le seul homme pour qui elle se sentait encore un peu d'affection et qu'elle aurait pu aimer peut-être, était là à côté d'elle et ne lui marquait que de l'indifférence, presque du dégoût. Non, il n'y fallait pas songer. Une vie commencée comme la sienne, sous de si tristes auspices, ne pouvait être qu'une vie de sacrifice et d'abnégation. Ne pouvant se composer une famille comme tout le monde, elle s'en créerait une de tous les malheureux et de ceux qui marchent dans ce monde en dehors des sentiers de la vérité, et elle répandrait sur eux tous les trésors d'amour accumulés dans son cœur. Elle irait porter par delà les mers les lumières et les consolations du Christianisme. Puis sa pensée se transportait au Japon où une multitude de bonnes œuvres l'attendaient. Sans doute, il lui en coûtait beaucoup de se séparer de ces bons parents adoptifs qu'elle aimait autant que s'ils lui eussent donné le jour, et de son bon oncle ; mais il le fallait, puisque c'était le seul moyen d'oublier les tristes événements qui venaient d'empoisonner le commencement de son existence.

Tandis que ces malheureux jeunes gens, pleins de force, de jeunesse et de santé, s'abandonnaient ainsi au flot de tristesse et de mélancolie qui montait dans leur âme, la nature entière riait et chantait autour d'eux, entonnant un hymne solennel à la gloire du Créateur.

Tout à coup ils se redressèrent. Le cheval venait de se mettre au pas. Ils montaient une côte raide, bordée d'un côté par un bois de pins très épaïs.

— Nous voici bientôt arrivés, dit Henri à mi-voix.

— En effet, répondit Marguerite, j'aperçois sur cette hauteur la pointe d'un clocher.

— C'est bien cela, c'est l'église de *Vernon River*, autour de laquelle se tient le *tea party*. C'est là que nous nous rendons.

LOUIS TASSON.

A suivre



“Olivier, je t'ordonne de me lire cette lettre...” —Page 641, col. 3

FEUILLETON DU “MONDE ILLUSTRÉ”

MONTREAL 30 JANVIER 1892.

CARMEN

PREMIERE PARTIE

Le soleil levant faisait resplendir à droite, à une distance de deux lieues à peine, les hautes falaises du cap Saint-Adrien. Ça et là des bancs de sable et des flots stériles formaient des taches sombres sur la surface miroitante des eaux.

Après avoir parcouru ce cercle immense, les yeux de Carmen se reportèrent sur les objets qui se trouvaient plus près d'elle.

Presque immédiatement, au-dessous des rochers qu'elle dominait, la jeune femme vit une épave d'assez grande dimension, que les petites vagues rapprochaient de plus en plus. Bientôt, Carmen put s'assurer que cette épave était une chaloupe chavirée, qui flottait la quille en l'air. Il lui sembla reconnaître cette coque noire et brillante que rehaussait une bande écarlate à la hauteur de la ligne de flottaison. Un remous fit évoluer lentement la chaloupe. Carmen distingua ces deux mots en lettres d'or à l'arrière : *Le Marsouin*...

Le doute cessait d'être possible... l'embarcation chavirée était celle qu'un coup de mer avait séparée du navire avec la fille de don José...

“Pauvre Annunziata !... murmura Carmen, elle a rejoint son père !...”

Et, nous devons le dire, une larme vint à sa paupière.

Cette émotion ne dura d'ailleurs pas plus longtemps que cette larme furtive, séchée par la brise au bord des longs cils de l'Espagnole. Sa pensée revint à elle-même, son regard explora le pont du navire. Il était rasé comme celui d'un ponton ; tout avait disparu : les mâts, les vergues, les agrès, les bordages, l'habitacle de la boussole, la roue du gouvernail, le couronnement de la poupe ! de tout

ce qui faisait la veille l'orgueil du plus beau trois-mâts des bassins du Havre, il ne restait rien, rien, rien !...

Cette dévastation, ce silence, cette solitude, effrayèrent Carmen.

— Où donc est mon frère ?... où donc sont le capitaine et les matelots ? se demanda-t-elle.

Et elle appela.

A sa voix, aucune voix ne répondit.

Carmen reprit :

— La fatigue les accable sans doute... ils dorment...

Elle appela de nouveau en se penchant vers l'escalier. Sa voix n'éveilla pas même un écho dans les profondeurs de la cale.

A demi folle de terreur, la jeune femme se précipita dans l'entrepont. Elle ouvrit toutes les portes, elle visita toutes les cabines, elle ne trouva que la solitude... Le navire était un désert, ou plutôt le navire était un tombeau.

Carmen alors crut comprendre sa position ; elle se laissa tomber à genoux en tordant ses mains et en s'écriant, éperdue de colère et d'épouvante ;

“ Oh ! les lâches !... les lâches, ils m'ont abandonnée !... Mon Dieu, que vais je devenir ? ayez pitié de moi, mon Dieu !... ”

Après cette crise de désespoir, Carmen se prit à pleurer. Elle pleura longtemps ; les larmes calmèrent et soulagèrent ; elle se ranima peu à peu et remonta sur le pont.

La journée était magnifique. Les derniers lambeaux de nuages avaient pris la fuite, chassés par la brise du matin ; le soleil brillait sur l'Océan dompté. La marée montait en léchant silencieusement ces blocs de granit contre lesquels elle se brisait avec un bruit de canonnades quelques instants auparavant. Le lion s'était fait agneau. Le vieil Océan prenait les allures calmes et inoffensives du plus souriant de tous les lacs.

Penchée vers les eaux transparentes. Carmen les regardait monter lentement jusqu'à la quille du pauvre navire immobile. Soudain elle se recula, en poussant un horrible cri, et cette réalité dépassait les proportions d'un rêve hideux.

Dans le miroir mobile de ces lames à peine gonflées, la jeune femme avait vu passer des formes vagues, puis plus distinctes, puis enfin nettement dessinées... Ces formes étaient des cadavres, et,

parmi ces cadavres, elle venait de reconnaître celui du capitaine.

Tous ceux qu'elle accusait de l'avoir abandonnée lâchement, dormaient leur dernier sommeil sous un linceul d'algues et de roseaux.

Dans une effroyable hallucination, Carmen se figura que ces noyés, aux yeux éteints, lui tendaient les bras et lui faisaient signe de les venir rejoindre... Elle n'osa plus regarder la mer au-dessous d'elle, dans la crainte de céder au vertige qui peut-être allait s'emparer d'elle et la pousser vers eux. Elle fixa ses regards sur les zones les plus lointaines du cercle immense qui l'entourait.

Toute la journée se passa ainsi.

La nuit venue, une nuit lumineuse, étoilée, splendide, Carmen descendit à sa cabine, elle se coucha et voulut dormir ; mais elle ne trouva qu'un sommeil fiévreux et agité. Elle avait peur, elle faisait d'horribles rêves, elle se réveillait en sursaut et croyait se voir entourée de fantômes.

L'aube naissante mit fin à ces hallucinations. La gitane remonta sur le pont. Depuis la veille, elle n'avait pris aucune nourriture, non point que les vivres manquaient à bord ; mais, dans son abattement excessif, elle ne sentait pas le courage de chercher ces vivres et de préparer ces aliments, et cependant elle ne voulait pas mourir, car, dans l'espoir que quelque navire ou quelque barque passerait à peu de distance de l'écueil, elle fit avec des lambeaux de mousseline une espèce de grand drapeau blanc qu'elle se promettait d'agiter aussitôt qu'elle apercevrait une voile à l'horizon.

Ceci ne tarda point. Deux navires se montrèrent successivement à une lieue au large. Carmen déploya son pavillon et le fit flotter avec une persévérance qui ne réussit pas à attirer sur elle l'attention.

Enfin, vers le soir, un petit bâtiment caboteur, marchant d'une façon lourde et inégale sous sa large voile triangulaire, apparut tout à coup à une très faible distance du navire échoué.

Carmen arbora pour la troisième fois son pavillon, et cette nouvelle tentative fut plus heureuse que les deux précédentes.

Une certaine agitation se manifesta à bord du côté qui, changeant aussitôt sa marche, courut des bordées pour se rapprocher de l'écueil. Bientôt, il en fut assez près pour que Carmen pût dis-

tinguer la peinture blanche et noire de sa coque.

Alors il mit en panne et lança son canot à la mer. Ce canot monté par quatre hommes se dirigea rapidement vers le navire échoué.

Carmen, tenant toujours à sa main le coffret d'Annunziata, regardait avec un immense sentiment de joie et d'espoir l'esquif volant sur les eaux tranquilles.

A dix-huit ans, la vie doit être si longue encore et l'avenir peut être si beau !...

XXXI

LE PÈRE ET LE FILS

Sur l'un des versants de cette belle colline d'Ingooville, d'où l'œil ébloui contemple un des plus imposants panoramas du monde entier : la mer, brasillant sous les feux du soleil et semée de voiles innombrables, les côtes de Trouville et d'Honfleur, l'embouchure de la Seine, l'immense promontoire de la Hève, et enfin, au premier plan, le Havre s'adossant au verdoyant coteau ; sur l'un des versants de cette colline, disons nous, s'élevait, à l'époque où se passèrent les faits que nous racontons, une habitation délicieuse, entourée d'un jardin si grand qu'il pouvait passer pour un parc.

Cette habitation, dont la forme et l'importance faisaient un véritable château, consistait en un corps de logis carré, encadré à droite et à gauche par deux pavillons en saillie.

Les murailles du bâtiment principal et celles des pavillons étaient construites, selon la mode normande, en galets taillés, alternativement blancs et noirs, dessinant une sorte de mosaïque composée de losanges régulières et d'arabesques géométriques.

Pour corriger l'effet un peu triste de ce blanc et de ce noir alternés, de larges briques d'un beau rouge vif fermaient les encadrements des portes et des fenêtres et contribuaient à produire un ensemble fort original et plein de goût pour un coloriste.

Des toits couverts en ardoise, très élevés et très pointus, coiffaient les bâtiments et se couronnaient eux-mêmes d'une crête de plomb découpée à jour.

Le jardin, formé de terrasses étagées les unes au-dessus des autres, que reliaient entre elles de grands escaliers à rampes de pierre sculptée, était dessiné et planté dans le style Louis-quinze de Versailles, et les habitants du Havre s'étonnaient de la puissance de sa végétation et de la splendeur des marronniers, des tilleuls et des acacias qui constituaient à chaque étage des quinconces, des allées couvertes et des salles de verdure.

Une grille de fer, soutenue par deux pilastres d'un bon style, donnait accès dans une avenue d'ormes conduisant à la maison.

Cette belle habitation, qui ne manquait pas, ainsi qu'on vient de le voir, d'une allure seigneuriale, appartenait à Philippe Le Vaillant.

Les bureaux et les immenses entrepôts de l'armateur se trouvaient dans l'intérieur de la ville, sur les quais ; quant aux chantiers de construction, ils étaient situés à l'extrémité des bassins de l'arrière-port.

Philippe Le Vaillant, au moment où nous le présentons à nos lecteurs, conservait l'apparence d'un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, quoiqu'il eût en réalité dix ans de plus que cet âge.

Tout en lui décelait une santé robuste, une vigueur exubérante. Sa taille, haute et droite, se cabrait, ses épaules, largement développées, s'effaçaient au profit de sa poitrine, sa tête se rejetait naturellement en arrière ; les années avaient glissé, sans y creuser une ride, sur ce beau visage tout à la fois fier et doux, mais qui parfois s'empourprait d'une manière inquiétante lorsque quelque vive émotion faisait refluer le sang du cœur à la tête.

Philippe Le Vaillant n'avait payé qu'un tribut à l'âge : ses cheveux, toujours épais et mollement ondulés, prenaient les teintes blanches de l'argent, mais ses sourcils restaient noirs et dessinés nettement, ses grands yeux bleus, fidèles miroirs de

son âme noble et généreuse, conservaient leurs éclairs humides.

Ce vieillard, dix ou quinze fois millionnaire, vêtu avec une propreté et un soin irréprochables, mais aussi modestement que le dernier de ses commis, tisonnait d'un air rêveur le feu d'une haute cheminée de marbre blanc, dans un petit salon meublé avec un luxe princier et orné, à son plafond et dans ses panneaux, de très remarquables peintures.

Le contraste si frappant de l'humilité du costume et de la splendeur du logis explique mieux que ne sauraient le faire de longues phrases, les goûts et les habitudes de l'armateur.

Philippe Le Vaillant n'oubliait point qu'il avait été matelot jadis, puis constructeur, et qu'il devait la plus grosse partie de sa fortune à son travail. Au milieu de sa richesse si bien acquise, il conservait la modestie de son passé ; la simplicité lui plaisait plus que le luxe, mais, en même temps, il estimait qu'un homme à qui son heure étoile envoie chaque jour un fleuve d'or, se doit à lui-même, et doit aux autres, de répandre cet or autour de lui sous toutes les formes, par d'immenses bienfaits, par de larges dépenses, et qu'une vie trop restreinte et trop effacée, dans une telle situation, donnerait lieu très certainement à de fausses et malveillantes interprétations et ferait croire sans doute à une avarice qui n'existait pas.

En conséquence, Philippe Le Vaillant avait une splendide demeure, de beaux chevaux, des tableaux de maîtres, un nombreux domestique, une cave sans rivalé dans la province et un chef de cuisine qui sortait de la maison du duc d'Aiguillon. Il donnait des repas et des fêtes auxquels l'aristocratie normande ne dédaignait point d'assister, tant était haute et profonde l'estime, disons plus, le respect, qui faisaient une auréole au roturier enrichi....

Mais, au milieu de tout cela, l'armateur, nous le répétons, conservait l'humilité de cœur et de manières de ce Philippe Le Vaillant que nous avons rencontré pour la première fois sur la plage de Cadix, étendu sur le sol à l'ombre de son canot échoué, et lisant.

Il nous semble que, maintenant, nos lecteurs connaissent le vieillard aussi parfaitement bien que s'ils avaient vécu pendant de longues années avec lui.

Dans tous les cas, nous croyons inutile de nous étendre plus longuement sur ce caractère remarquablement noble et beau, mais tout d'une pièce comme le diamant.

Philippe Le Vaillant, nous les répétons, tisonnait d'un air rêveur ; des nuages passaient sur son front penché, les traits expressifs de sa figure si noble et si pure décelaient une sérieuse préoccupation.

On aurait pu croire que le vieillard superstitieux interrogeait comme un oracle les charbons ardents qu'il entassait avec l'extrémisme rougie d'une pincette d'acier. Quand l'édifice frêle et embrasé s'écroulait en lançant sur la plaque noire et fleurdelisée des milliers d'étincelles, l'armateur tressaillait ainsi qu'un homme dont le rêve s'envole ; mais presque aussitôt il reprenait son occupation puérite et machinale....

Le bruit des fers d'un cheval retentit sur le pavé de la cour d'honneur.

Philippe rejeta la pincette, quitta sa place, et d'un pas vif et ferme se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur cette cour. Il regarda au dehors, et un sourire d'amour et d'orgueil vint à ses lèvres.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit, et un grand jeune homme d'une idéale beauté, mince et blond, avec un teint pâle et des yeux bleus doux et séduisants comme des yeux de femme, entra dans le petit salon et vint respectueusement embrasser le vieillard en lui disant :

— Bonjour, mon père....

— As-tu fait une longue promenade aujourd'hui, mon enfant ? demanda Philippe.

— Oui, répondit Olivier ; je suis allé jusqu'à Tancarville....

— Et tu n'as rien appris en route ?... tu n'as rien à me dire ?

— Rien, sinon que je suis heureux de me retrouver près de vous, qu'il fait grand froid et que vous me voyez gelé de la tête aux pieds....

— Viens bien vite auprès du feu, et chauffe-toi....

Le père et le fils s'assirent en face l'un de l'autre, aux deux coins de la cheminée, Philippe plaça de lourdes bûches sur le brasier, et Olivier présenta aux flammes pétillantes les semelles des longues bottes molles à éperons d'argent qui dessinaient sa jambe élégante et nerveuse.

Olivier, nous venons de le dire, était admirablement beau, d'une beauté blonde, presque féminine.

La grâce juvénile d'Olivier n'excluait aucunement l'idée de la force. Son front large et poli, que couronnaient les anneaux abondants d'une chevelure d'or, rayonnait d'énergie virile ; sa petite bouche, aux lèvres vermeilles, exprimait la détermination ; les ardeurs d'une indomptable audace pouvaient briller dans ces grands yeux.

L'âme du jeune homme ressemblait à son visage.

Cette âme douce, tendre et bienveillante, avait en même temps la décision et la fermeté.

Capable de toutes les actions loyales et généreuses, Olivier n'aurait su ni transiger avec sa conscience, ni céder à une volonté tyrannique, ni renoncer à l'accomplissement d'un dessein qui lui paraissait bon et utile, ni se plier à une injustice, de quelque part que cette injustice fût venue.

Le père et le fils échangèrent d'abord quelques paroles sans importance, puis tous deux tombèrent dans un profond silence et parurent s'absorber en eux-mêmes.

— Mon enfant, demanda vivement Philippe, qu'as-tu donc ?....

— Je n'ai rien.... que pourrais-je avoir ?.... répliqua Olivier avec une gaieté feinte.

— Oh ! je sais bien que c'est là ta réponse habituelle.... reprit le vieillard, mais malheureusement il m'est impossible de te croire....

— Vous n'ignorez pas cependant, mon père, que je n'ai jamais menti....

— Sans doute, cher fils, aussi je ne t'accuse pas de mensonge, mais seulement de dissimulation à mon égard....

— Et ! pourquoi vous cacherais-je quelque chose, à vous, mon père, à vous dont rien ne saurait égaler la tendresse et la bonté ?....

— Tu me caches un chagrin, pour ne pas m'affliger....

— Un chagrin ! répéta Olivier, d'où me viendrait-il ! que pourrais-je souhaiter qui me manque ? Mes moindres désirs, grâce à vous, ne sont-ils pas accomplis avant d'être formés ?....

— Écoute, Olivier.... on ne trompe ni le cœur, ni les yeux d'un père.... J'ignore ce qui te préoccupe et t'afflige, puisque tu t'obstines à m'en faire un mystère, mais j'ai la certitude, tu entends : la certitude, que cette préoccupation et cette affliction existent.

— Je vous jure....

— Ne jure pas ! interrompit le vieillard, et laisse-moi continuer.... Cette tristesse qui me desole et qui succède à la charmante insouciance de ta jeunesse, s'est manifestée pour la première fois au retour de ce voyage en Bretagne que tu fis il y a quelques mois.... Dès le lendemain de ce retour qui me rendait si heureux, je remarquai que ton visage se faisait pâle, que tes regards n'avaient plus leurs joyeuses flammes, que tes distractions devenaient plus fréquentes et ton sourire plus rare et plus contraint.... Alors comme aujourd'hui tu me répondis : je n'ai rien !....

— Et c'était vrai.... fit le jeune homme d'une voix troublée.

— Non, ce n'était pas vrai ! poursuivit Philippe, car ces triste symptômes n'ont fait que grandir depuis lors, et je ne puis douter que tu caches au fond de ton âme quelque souffrance inconnue, que peut-être je pourrais guérir d'un seul mot si je la connaissais....

Le vieillard s'interrompit.

Il semblait attendre une réponse, Olivier garda le silence.

— Mon enfant.... reprit l'armateur.

— Mon père ?....

— N'as-tu plus confiance en moi ?....

— Oh ! mon père.... mon père !.... vous ne le croyez pas ! s'écria Olivier avec feu.

— Eh bien, je te le demande et je t'en supplie, comme, comme ton père et comme ton ami, ouvre-moi ton cœur.... dis-moi tout....

—Je n'ai rien à vous dire, balbutia Olivier, car je ne vous cache rien....

—Allons, murmura-t-il, c'est fini, je le vois.... ta confiance est partie.... bien partie.... tu te défies de moi, Olivier; mais un jour, bientôt peut-être, tes yeux s'ouvriront et tu comprendras que, si tu souffres, c'est à ton père qu'il appartient de te soulager et de te guérir.... alors tu parleras..

—Jamais! se dit le jeune homme à lui-même avec une inébranlable résolution; jamais!....

Un nouveau et profond silence succéda à ces paroles échangées. Au bout de quelques minutes, Olivier renoua l'entretien.

—Mon père, fit-il, vous m'accusez à tort d'une tristesse qui n'existe pas, et vous même vous semblez en proie à une préoccupation profonde et pénible. Me direz-vous que je me trompe?....

—Certes!.... Je n'ai point de secrets pour mon fils, moi.... D'ailleurs, rien n'est moins mystérieux que les motifs de mes funestes pressentiments, et, tranchons le mot, de mes angoisses.... et tu les connais déjà.... Ils proviennent de l'explicable retard du navire que j'ai envoyé à la Havane et qui doit ramener mon vieil ami et ta belle fiancée Annunziata.

Au moment où Philippe Le Vaillant prononça le nom d'Annunziata et le mot de fiancée, la pâleur d'Olivier avait très visiblement augmenté, mais comme il se trouvait entre le vieillard et la fenêtre, et que par conséquent la lumière ne frappait point sur son visage d'une façon directe, Philippe ne put remarquer cette preuve manifeste du trouble de son fils.

—Enfin, mon père, demanda le jeune homme pour cacher son émotion, que craignez-vous?....

—Mes craintes vont si loin que je n'ose les formuler.... Je me fais peur à moi-même en te disant ce que je crains....

—Le *Marsouin* n'est-il pas le meilleur et le plus beau de vos navires?

—Un trois-mâts tout neuf, l'honneur de mes chantiers, l'orgueil de nos bassins!.... J'ai surveillé moi-même sa construction; rien n'égale la légèreté de sa coque, doublée et chevillée en cuivre.... il ferait trois fois le tour du monde et braverait les plus formidables coups de mer du golfe du Bengale et de l'océan Pacifique, sans avoir une seule fois besoin d'être mis en carène....

—Mathurin Lemonnier n'est-il pas un bon capitaine?....

—C'est un homme habile et prudent, et un honnête homme.... Jamais il n'expose témérairement son navire ou la vie d'un seul de ses hommes, et quand vient le danger, il sait le combattre avec le sang-froid, la prudence et la science d'un marin consommé.... J'accorde à Mathurin Lemonnier une confiance absolue, et je l'ai prouvé en le choisissant pour aller chercher à la Havane don José et Annunziata....

—Et l'équipage du *Marsouin*? reprit Olivier.

—Il est composé d'hommes sûrs et solides, triés un à un parmi l'élite des matelots de mes autres navires: Pierre Hauville, le second, serait capable d'être capitaine. Pas un brick et pas une goélette de la marine royale ne peuvent se vanter d'avoir à leur bord un équipage comparable à celui du *Marsouin*.

En parlant ainsi, Philippe Le Vaillant s'anima, et ses yeux reprenaient tout l'éclat que pendant un instant ils avaient perdu.

—Eh bien! mon père, dit alors le jeune homme, vous voyez bien que, navire, équipage et capitaine, tout se réunit pour vous inspirer une sécurité sans bornes, et pour rendre invraisemblable et même impossible la prévision d'un malheur.

—Tu as raison, je le sens bien.... Cent fois par jour je me répète ce que tu viens de me dire, et cependant je ne suis pas tranquille!.... j'admets de toute mon âme que nous n'avons à redouter aucune catastrophe, mais alors pourquoi donc le *Marsouin* n'est-il pas encore arrivé?....

—Vous le saurez bientôt sans doute, et vous scurirez alors de vos craintes chimériques....

—Que Dieu le veuille et que Dieu l'entende! Ah! que nous serons heureux, Olivier, quand le ciel aura réalisé tes prévisions! quel bonheur pour moi de serrer les mains du vieux compagnon de ma jeunesse, et d'embrasser cette belle et chère

enfant qui sera ta femme bien aimée, qui sera ma fille chérie....

Cette pâleur inexplicable que nous avons signalée déjà, envahit pour la seconde fois le visage d'Olivier.

—Puisse Dieu, dans sa bonté, permettre qu'elle arrive bientôt, cette journée bénie qui comblera tous mes désirs en ce monde!.... continua le vieillard; ma joie sera d'autant plus complète et profonde qu'elle aura été précédée d'une longue et plus poignante inquiétude....

Pais changeant de ton, Philippe Le Vaillant ajouta:

—Voici l'heure de la haute mer.... je vais sur la jetée voir l'entrée et la sortie des navires.... Veux-tu m'accompagner, Olivier?....

—Vous savez bien, mon père, répondit le jeune homme, que mes heures les plus douces sont celles que je passe auprès de vous....

L'armateur et son fils sortirent ensemble; ils descendirent le versant incliné du coteau d'Ingouville; ils traversèrent une grande partie de la ville; ils passèrent devant la tour de François Ier, dont la plate-forme supportait les mâts et les pavillons de signaux destinés à correspondre avec les navires mouillés en rade, et pendant deux heures ils assistèrent à ce spectacle si curieux, si mouvementé, si émouvant, que nous aimerions à le décrire si sa description ne devait nous entraîner trop loin de notre récit.

A mesure que passaient un à un les navires qui franchissaient la passe, grands trois-mâts arrivant de Valparaiso, de Calcutta ou du Pérou, baleiniers revenus des mers glaciales, bâtiments charbonniers du Sunderland, galiotes hollandaises, bricks espagnols, polacres portugaises et bien d'autres; chaque capitaine, debout à l'arrière de son navire, reconnaissait Philippe et le saluait tout bas.

La nuit allait tomber au moment où le père et le fils regagnèrent la maison d'Ingouville.

—N'y a-t-il rien de nouveau, Zéphyr? demanda l'armateur au vieux domestique de confiance qui, dans le vestibule, l'aidait à se débarrasser de sa houppelande garnie intérieurement d'une précieuse fourrure de renard bleu.

Ce vieux domestique, un honnête homme s'il en fut, s'appelait Zéphyr Coquin.

—Excusez-moi, monsieur, répondit Zéphyr à la question de son maître, il est arrivé tout à l'heure un gros paquet de lettres.... Je les ai placées moi-même dans le petit salon.... Elles sont sur la table auprès de la cheminée.

—Des lettres, murmura Philippe, beaucoup de lettres! Qui sait? dans l'une d'elles, peut-être, il est question du *Marsouin*?

Et le vieillard, désireux de s'assurer bien si la supposition qu'il venait d'émettre allait se confirmer, gravit les marches de l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme.

Olivier le suivit, et il entra dans le petit salon en même temps que lui.

Les bougies des deux candélabres d'argent placés sur la cheminée étaient allumées. Leur clarté permettait de voir une multitude d'enveloppes, de toutes les tailles et de toutes les formes, rangées en bon ordre sur le tapis de velours d'une table en bois doré.

La correspondance de Philippe Le Vaillant venait de tous les points du monde. L'adresse de quelques-unes des lettres disparaissait à demi sous les timbres rouges, bleus ou noirs des administrations postales.

—Olivier, dit le vieillard à son fils, veux-tu m'aider à faire le dépouillement de tout cela?.... Déchire les enveloppes.... lis-moi l'indication du point de départ et la signature.... jette un rapide coup d'œil sur le contenu de la lettre et passe à une autre.... Plus tard j'examinerai cette correspondance en détail; quant à présent, il m'importe seulement de savoir s'il nous arrive quelques nouvelles du *Marsouin*.

Le jeune homme obéit aussitôt, et, brisant les cachets d'une main rapide, il lut tout haut:

—Venine, Angelo, Viterbi....

—Passe....

—Amsterdam, Van Tropper....

—Un autre....

—Tunis, Hadji-abd'el Hamed....

—Poursuis....

—Mexico, Joaquin Moratin....

—Que m'importe?....

—Londres, Williams Huggs....

—Plus vite, Olivier, plus vite.

—Drontheim, Jean Byørnarne....

—Tous! ils m'écrivent tous!.... et pas un ne me dira ce que je veux savoir!.... s'écria Philippe presque avec colère en décachetant lui-même une foule de lettres qu'il rejetait sur la table après en avoir à peine examiné le contenu. Al-lons, mon enfant, ne t'arrête pas....

Olivier reprit son dépouillement.

Il passa successivement en revue les épîtres commerciales des correspondants de Go'conde, de Stockholm, d'Odessa, de Delhi, de Pékin, de Québec, du Cap et de vingt autres villes encore.

Après chaque signature, l'armateur répétait:

—Continue.... continue....

Et lui-même n'interrompait pas son travail.

Enfin une lettre, l'avant-dernière de toutes, arriva dans les mains d'Olivier. Elle était datée de Lisbonne et portait la signature de Juan Mondégo, le représentant de Philippe Le Vaillant en Portugal.

Olivier la parcourut du regard, ainsi qu'il avait fait pour les précédentes, il attachait sur elle ses yeux agrandis par une indicible expression d'étonnement et d'horreur.

—Eh bien! demanda le vieillard qui venait de décacheter et de déployer la dernière lettre, mais qui n'avait pas encore eu le temps d'y jeter un coup d'œil, eh bien! mon enfant, qu'y a-t-il donc?

XXXII

DE LISBONNE ET DE SAINT NAZAIRE

Olivier ne répondit pas.

—Qu'y a-t-il donc? répéta l'armateur en étendant la main pour saisir cette lettre qui semblait produire sur son fils l'effet de la tête de Méduse.

—Mon père, s'écria le jeune homme en se reculant vivement, je vous en conjure, par pitié pour vous-même, ne me demandez pas ce que contient ce papier fatal....

—Ah!.... balbutia Philippe, c'est l'annonce d'un malheur!....

Olivier baissa la tête.

—Quel que soit ce malheur! reprit le vieillard, je veux le connaître à l'instant....

—Mon père....

—Olivier, mon enfant, je te prie.... je t'ordonne de me lire cette lettre....

—Je vous obéirai.... mais du calme, au nom du ciel! du calme et du courage....

—J'attends!....

A suivre

EXPERIENCE PERSONNELLE

Edward Hanlan, champion des rameurs, dit: Contre les douleurs musculaires, j'ai trouvé que l'huile St-Jacob était un remède de confiance. Les résultats que j'en ai obtenus sont des plus efficaces, et c'est avec plaisir que je le recommande d'après une expérience personnelle.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

—On a saisi à New-York 75 barils de viande de cheval fumée destinée à l'exportation.

—La musique de Mazurette, artiste canadien établi à Détroit depuis plusieurs années, est aujourd'hui en très grande vogue.

—Le médecin du Vatican dit que Léon XIII, malgré le poids de ses 83 ans, est extraordinairement fort, et a joué pendant la dernière année d'une santé meilleure que précédemment.

—Le roi Ménélick vient de faire don au président de la République française de deux lions de forte taille. On dit M. Carnot très flatté, mais légèrement embarrassé. Que faire de ces fauves ?

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

RAPPELEZ-VOUS CECI

Voici le moment de l'année arrivé où la pneumonie, la fièvre pulmonaire, les froissements, les rhumes produisent des résultats fatals à ceux qui ont des prédispositions à la laryngite et aux affections de la gorge. Le *Vin à la Créosote de Hébre du Dr E. Morin*, a été d'un usage continu depuis quelques années dans toutes les parties de la province de Québec, et on est en droit de signaler une seule guérison qui ne se soit produite par son emploi. Si vous ne vous êtes pas servi de cette médecine, vous même, allez chez votre pharmacien et formez-vous de son succès merveilleux parmi ses clients. Quelques doses soulageront les cas les plus désespérés. Se vend dans les bonnes pharmacies.

M. Félix Sauvagean, entrepreneur-mécanicien, demeurant au No 1794, rue Saint-Antoine, Montréal, dit :

"Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une TOUX OPINIÂTRE accompagnée de piquements dans la gorge, de transpiration la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisaient craindre la CONSUMPTION de la GORGE. Je suis maintenant parfaitement bien, et je dois ma guérison au SIROP DE TÈREBENTHINE du DOCTEUR LAVIOLETTE. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25c chaque."

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.

Venez voir nos prix et vous serez satisfait.



C. ALFRED CHOUILLOU, Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. *11.45 a.m., 4.15 p.m.
 rPortland, Boston,—9.00 a.m., *8.15 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., *8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc.—*8.45 p.m.
 Ste-Anne, Vaudreuil, Rigault, 5.10 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., *11.45 a.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. *7.50 p.m.
 Waterloo 9.00 a.m. 5.40 p.m.
 St-Hyacinthe, Drummondville, Sorel, 4.00 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.40 p.m., *8.15 p.m.
 Halifax, N.S., St-Jean, N.B. etc. *7.50 p.m.
De la Gare du carré Dalhousie :
 Québec, 8.25 a.m., 3.30 p.m. et 10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, 8.50 a.m., 4.40 p.m. 8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, 8.40 p.m.
 Lachute, St-Andrews, e.c. 8.50 a.m. 4.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.
 Ste Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. p.m.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.
 † Samedis exceptés. * Tous les jours, dimanches inodus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. s Chars-palais et chars-dortoirs. r Les trains laissent Montréal les samedis ne font point connection † Dimanches seulement.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS
 LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
 1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature, articles de fantaisie, objets de piété, blancs d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1 00. Détails complets (soignées), 3 cts. THE IANE MEDICINE Co, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blury.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien,
 109 rue St-Jacques

Le Musée des Familles, publication bi-mensuelle créée Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1889) : Paris, 14 francs. Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15 rue. ul lot, Paris (France)

Scientific American Agency for
PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
 For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York.

ÇA VAUT



Pour une ville comme Montréal d'avoir un marchand qui vend des meubles de toutes sortes à bon marché, tel que M.

F. LAPOINTE.

Voyez ses ameublements de salon depuis \$20 00 jusqu'à \$250 00 qui ne sont pas surpassés pour la beauté et la qualité ainsi qu'un choix de sets de chambre des plus considérables depuis \$12 00 à \$200.00. Une visite vous convaincra du beau et de ses bas prix.

F. LAPOINTE

1551, RUE STE-CATHERINE
 (3ème porte de la rue St-André)
 Ouvert tous les soirs jusqu'à 9 hrs.

Restaurateur de Robson.



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décoloration précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centimes la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
 Joliette, P. Q., Canada.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

TIRAGES EN FÉVRIER 1892 3 et 17
 5124 LOTS VALANT..... \$52,740
 GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10
 Demandez les circulaires à
 S. E. LEFEBVRE, Gérant
 81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Attraction sans précédent
 Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895
 Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotteris de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. ...
J. E. ...

Commissaire
 Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses
 R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
 Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
 A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
 Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.
 MARDI 10 FÉVRIER 1892
 PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

| | |
|--|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000 est..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE 100,000 est..... | 100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000 est..... | 50,000 |
| 1 PRIX DE 25,000 est..... | 25,000 |
| 2 PRIX DE 10,000 est..... | 20,000 |
| 5 PRIX DE 5,000 sont..... | 25,000 |
| 25 PRIX DE 1,000 sont..... | 25,000 |
| 100 PRIX DE 500 sont..... | 50,000 |
| 200 PRIX DE 200 sont..... | 40,000 |
| 500 PRIX DE 100 sont..... | 50,000 |
| PRIX APPROXIMATIF | |
| 100 PRIX DE \$500 sont..... | 50,000 |
| 100 PRIX DE 300 sont..... | 30,000 |
| 100 PRIX DE 200 sont..... | 20,000 |
| PRIX TERMINAUX | |
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | 99,900 |
| 999 PRIX DE 100 sont..... | 99,900 |
| 5,131 prix se montant à..... \$1,064,800 | |

PRIX DES BILLETS:
 Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
 Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.
 Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout
 IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les taxes, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.
 Adressez :
 PAUL CONRAD,
 NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible
 Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.
 Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.
 N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.
 La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année 1911, ne peut être...

"German Syrup"

Pour maux de gorge et de poumons

"J'ai été malade pendant cinq ans, j'ai eu les meilleurs médecins, et CINQ ANS j'ai pris ma première dose de Sir p. A. lemand avec quelque doute sur son efficacité. Son premier effet fut de me faire dormir pendant quelques heures. Je ne souffris plus d'hémorragie ce jour-là, mais le lendemain j'en eus une attaque qui s'arrêta presque immédiatement. Le troisième jour, je ne crachais plus de sang et j'avais gagné beaucoup de force. Le quatrième jour, je dinai c'était la première nourriture solide que je prenais depuis six mois.
"Depuis ce temps, je suis devenu convalescent et je me promène déjà dans ma chambre. On croyait ma mort inévitable et ma guérison a causé une surprise générale. Nous ne pouvons pas douter de l'efficacité du Sir p. Allemand, car j'avais eu une attaque un instant avant de m'en être servi. Le bien réel que je ressentis fut après la première dose.

"J. R. LOUGHHEAD,
"Adelaide, Australia."

MAISONS RECOMMANDÉES

HOTEL JACQUES-CARTIER
22, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop.
Montréal

ROY & L. E. GAUTHIER,
Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180
Edifice de la Banque d'Épargne
VICTOR ROY L. E. GAUTHIER
Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. FREFONTAINE,
ARCHITECTE
Successor de feu Victor Bourgeau
12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,
Architecte et Mesureur
397, RUE STE-CATHERINE
Entre les rues Delorimier et Parthenais
Montréal

J. EMILE VANIER
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,
ARCHITECTES
Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial
107, RUE SAINT-JACQUES
TÉLÉ. Bell 1800 MONTRÉAL

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France).

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

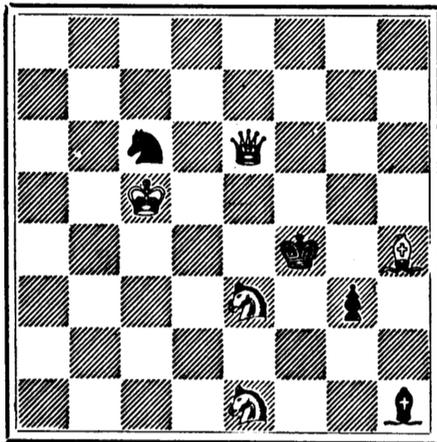
No. 36.—CHARADE

La case de mon un, quoique peu confortable,
A mon tout ténébreux est cent fois préférable.
Quand bien même il serait encore plus mon deux,
Je ne m'y trouverais jamais autant heureux.

No 24.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. P.-H. Williams, Londres

Noirs—4 pièces



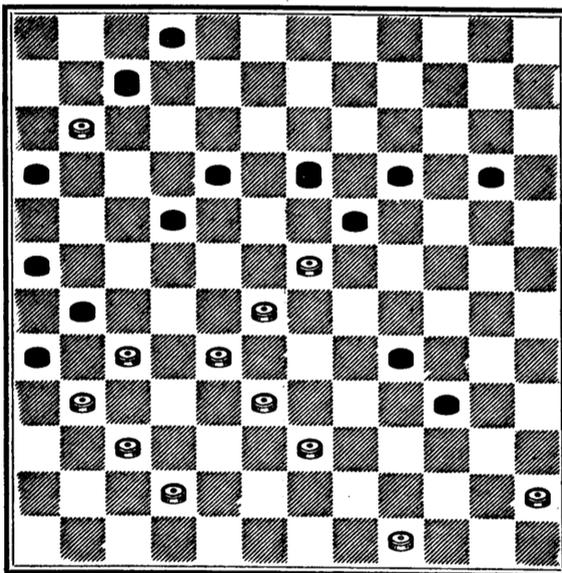
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 24.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. E. L., M D., Pointe Gatineau

Noirs—14 pièces



Blancs—12 pièces

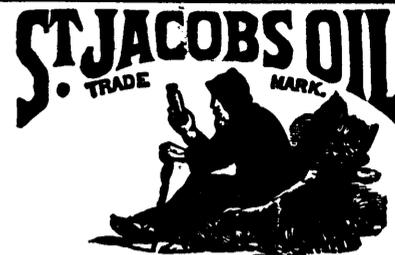
Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES NO 22 SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS NO 22

| Blancs | Noirs | Blancs | Noirs |
|----------------------|---------|----------------------------|------------------|
| 45 à 39 | 34 à 45 | 1 D 1 CD | 1 Ad libitum |
| 34 à 51 | 25 à 27 | 2 T, D ou C, échec et mat. | |
| 34 à 48 | 42 à 40 | | Fo 23 |
| 52 à 59 | 21 à 32 | | |
| 59 à 48 | 54 à 41 | 1 D 1 TD | 1 F 7 TD |
| 36 à 10 | 16 à 14 | 2 D 1 TR | 2 P 3 FR |
| 29 à 5 | 18 à 29 | 3 D 7 TR | 3 Ad libitum |
| 5 à 61 partie gagnée | | 4 D 7 CD, mat. | |
| | | 3 D pr P, échec | Si: 2 Autre coup |
| | | 4 D 7 CD, mat. | 3 R joue |

Le Pion Noir du problème de Dames No 23, qui se trouve sur la case 12, doit être remplacé par une Dame. Solution la semaine prochaine.
Solutions justes par M.M. J. A. Bleau, 21 et 22; L. N. Desmarais, 21; F. Vermette, 21 et 22, Montréal; Un amateur, Ottawa, 22; F. Girard, St-Henri, 21.

Les problèmes portant les devises suivantes ont été reçus pour le concours.
1 "Succès au premier concours canadien."
2 "Homère," 3 "Virgile," 4 "Chateaubriand."



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
En vente chez tous les pharmaciens, et
marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille.
Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

KEEP YOUR EYE AND ON THIS

"THE DOLLAR" KNITTING MACHINE

Ask your sewing machine agent for it, or send a 5c. stamp for particulars and price list. THIS IS GOOD FOR \$2. SEND to CREELMAN BROS. M'rs., Georgetown, Ont.

Une Chevelure

Exubérante ne peut être conservée qu'en entretenant le cuir chevelu propre, frais et libre de toute teigne, ainsi que le corps dans une bonne condition de santé. La grande popularité de la Vigueur des Cheveux d'Ayer est due à ce qu'elle nettoie le cuir chevelu, favorise la pousse des cheveux, empêche leur chute, et leur donne ce doux et soyeux luisant si essentiels dans la beauté parfaite.

Frederick Hardy, de Roxbury, Mass., un monsieur âgé de cinquante ans, perdait ses cheveux rapidement et ce qui restait, tournait au gris. Après avoir fait l'essai de différentes préparations, sans aucun bénéfice, il commença à se servir de la Vigueur des Cheveux d'Ayer. "Elle arrêta la chute," écrit-il; "et, à ma grande surprise, fit que mes cheveux blancs (sans teindre le cuir chevelu) devinrent de la même nuance brune qu'ils avaient quand j'étais dans ma vingt-cinquième année."

Dix Ans Plus Jeune.

Mme. Mary Montgomery, de Boston, écrit: "Pendant des années, j'étais obligée de porter un bonnet pour cacher une place chauve sur le sommet de ma tête; mais maintenant, j'ai serré joyeusement mon bonnet, car votre Vigueur des Cheveux en a amené une nouvelle pousse. Je pouvais à peine en croire mes yeux quand je vis d'abord mes cheveux pousser; mais ils y sont, et j'en suis enchantée. Je parais dix ans plus jeune."

Un pareil résultat a eu lieu, en faisant usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pour Mme. O. O. Prescott, de Charlestown, Mass., Mlle. Bessie H. Bedloe, de Burlington, Vt., Mme. J. J. Burton, de Bangor, Me., et d'autres personnes en grand nombre.

La perte des cheveux, peut-être, est due à l'impureté du sang ou aux désordres de l'estomac et du foie, et dans ce cas, un traitement par la Salsepareille d'Ayer ou bien par les Pilules d'Ayer jointes à la Vigueur, peuvent être nécessaires pour donner la santé et le ton à toutes les fonctions des organes du corps. En même temps, on ne saurait trop dire que nul de ces remèdes ne peut faire beaucoup de bien sans un essai persévérant et une stricte attention à la propreté et à la sobriété.

Ayer's Hair Vigor,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens et les Parfumeurs.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

GRANDE VENTE

DE

JANVIER !

10 a 75 par cent de
reduction

Pour le mois de Janvier
seulement

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne popula-
laire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour PORT HURON, DETROIT, CHI-
CAGO et autres villes dans les Etats de
l'Ouest, elle offre des avantages uniques;
étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration.
Donnant correspondances directes pour tous
chemins de fer américains. Seule route don-
nant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la
Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-
vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal
ou à notre représentant

Pour billets et autres informations s'adres-
ser à l'un quelconque des agents de la Cie.
WM. EDGAR, L. J. SMAILGANT,
Ag. gén. des Pas. Direc. Général.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Mala-
dies de la peau sont aujourd'hui d'un usage
général. Des cas nombreux de démangeai-
sons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés in-
curables, ont été radicalement guéris par
l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes
sortes.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres

Savon No 8—Contre les taches de rousse et
de masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon
de beauté, sert à embellir la peau et donner
un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie
essentiellement contagieuse disparaît en quel-
ques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce
savon a déjà produit les cures les plus admi-
rables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les phar-
maciens. Expédiés par la poste sur réception
du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint-Eustache, P.Q.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,061,962 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,160 36

BUREAU A MONTREAL, 14 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. BOUTE & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et pro-
priétés de campagne assurées à de très bas taux.

46736

Ceux qui souffrent de LA GRIPPE trouveront la force et une nourriture
stimulante dans l'usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

J. P. Bourdeau

Importateur et Fabricant de Chapeaux et Fourrures de tout Genre

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons,
Boas, Garnitures, Doublures, etc.

97, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL



REGULATEUR
de la santé de la femme

LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du
Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies
me conseilla d'essayer le " Régulateur de la
Santé de la Femme " du Dr J. J. Rivière de
Manville, R. 1, et après en avoir pris une
bouteille sans beaucoup de succès, j'étais dé-
cidée de ne plus continuer. Mon amie me
conseilla de persévérer et avant d'en avoir
pris trois bouteilles je commençai à ressen-
tir un grand soulagement. Je continuai à
en faire usage et aujourd'hui je suis complè-
tement guérie. Ce remède est le véritable
ami de la femme." A vendre chez la plu-
part des pharmaciens ainsi que mes " Fer-
males Porous Plasters " (les seules empla-
tres recommandées par les meilleurs mé-
dicos) que j'envoie aussi par la malle sur
réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux de
Canada



Beware of imitations.
NOTICE
AUTOGRAPH OF
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.



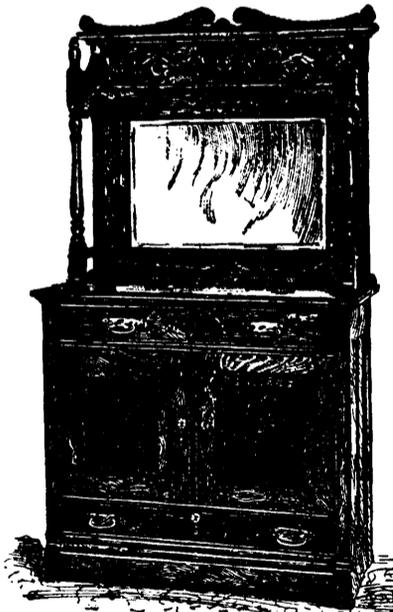
DE W. D. McLAREN

Est la plus économique

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
eulemen \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et
en noyer noir qu'il y ait à Montréal.
Ne manquez pas de visiter cet établisse-
ment avant de faire vos achats.

THIS PAPER may be found on file at Geo. W.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (25 Spruce St.), where all advertising
contracts are made.

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix gran-
dement réduits et à des termes faciles, pris
en échange pour des pianos HAZELTON,
KRANICH & BACH, FISCHER et DOMINION

Visite et correspondance sollicitées



Seul importateur des Pianos
Hazelton, Krainich et Bach, Fischer, Domi-
nion et Berlin et des Orgues Eoliennes,
Peloubet et Dominion.

A. BONNIN & G. MANN

Ingenieurs Civils et Architectes

Chambre 213 et 214.

Tel. Bell 2846.

EDIFICE DE LA NEW-YORK LIFE

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en
tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co.,
No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'informa-
tion sur la meilleure manière d'annoncer fe-
cité bien de se procurer une copie du *Book
for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur
réception d'une piastre.

Ce livre contient une soigneuse compila-
tion des meilleurs journaux et publications
et une foule d'informations sur les prix et
autres choses qui touchent aux affaires d'an-
nonces. — Adresse : ROWELL'S ADVERTISING
BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.



BAUME NASAL

NE FAILLIT

SOULAGEMENT NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour
toujours, Infaillible.

Plusieurs soldantes maladies sont sim-
plement des symptômes du Catarrhe, tel
que : Mal de tête, surdité partielle, perte
de l'odorat, mauvaise haleine, crachats
glabreux, nausées, sensation de débilité,
etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes
ou d'autres semblables, c'est que vous avez
le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de
temps pour vous procurer une bouteille
de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps,
un Catarrhe, suivi de consommation et de mort.
Le BAUME NASAL est en vente chez
tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de
poste payé sur réception du prix (50cts.
ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE